

Maxe, Jean
Les cahiers de l'anti-France

° 2. 2 FR. 40

ES CAHIERS DE 'ANTI-FRANCE

L'Alliance du éfaitisme et du Bolchevisme en Suisse (1914-1919)



ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS

Les Cahiers de l'Anti-France

Les Cahiers de l'Anti-France ne sont ni un journal, ni une revue. Ils sont deux choses à la fois qui s'excluent habituellement l'une l'autre : un périodique et un livre.

I. UN PERIODIQUE, en ce qu'ils paraissent sous forme de livraisons, à raison d'une toutes les trois semaines. Il y aura dix livraisons consécutives. Elles seront d'importance variable, car chacune d'elles correspondra à une partie déterminée de l'ensemble. Étant d'importance matérielle variable elles seront aussi de prix variable — leur prix de vente étant calculé strictement sur le prix de revient. Cependant, aucune ne dépassera le prix de **3 francs**. Les personnes qui désireront recevoir la série des dix oahiers, pourront souscrire chez leur libraire au prix de **25 francs**, ou, à défaut de libraire, chez l'éditeur, en lui envoyant la somme par mandat ou autrement. Chacune des dix livraisons contiendra la matière d'un chapitre, traitera une question spécialement et à fond, formera un tout et se suffira à elle-même.

II. UN LIVRE, en ce que les dix livraisons réunies constitueront un ouvrage d'ensemble, disons une *SOMME*, sur la question, politique et littéraire, la plus déconcertante, peut-être la plus angoissante de l'heure présente, elle-même déjà si paradoxale dans ses manifestations. Les dix Chapitres publiés successivement élaboreront l'ensemble homogène d'une monographie incomparable en son genre.

Les Cahiers de l'Anti-France sont tout entiers rédigés par un seul et même auteur : JEAN-MAXE.

JEAN MAXE est, bien entendu, un pseudonyme. Il cache, pour plus de liberté dans les recherches et d'indépendance historique dans les écrits, une personnalité universitaire, dont il ne nous appartient pas de révéler le nom bien français.

Aussi bien JEAN MAXE est reconnu, par tous ceux que préoccupent les problèmes de l'actualité politique, comme le premier, l'**unique** spécialiste des questions relatives à la

LES CAHIERS DE L'ANTI-FRANCE

II

L'ALLIANCE

DU

DÉFAITISME ET DU BOLCHEVISME EN SUISSE

1914-1919

Toute une colonie littéraire — avons-nous dit dans le premier cahier — s'était formée, dès 1915, autour de Romain Rolland, sur les bords du Léman. C'étaient des libertaires plus ou moins réfractaires.

§ I

A tout seigneur, tout honneur. GUILBEAUX, condamné à mort par la justice de son pays, comparaîtra le premier.

Devenu simple fonctionnaire dans la Russie des soviets, il semble bien oublié aujourd'hui, mais pendant plus de deux ans, son rôle d'*agent de liaison révolutionnaire* fut de tout premier ordre. C'est pourquoi nous nous arrêtons à lui.

Né à Verviers en 1884, il séjourne à Berlin de 1904 à 1906, vient à Paris en 1909 où il ne tarde pas à se faire une réputation d'anarchiste germanophile.

Il est secrétaire-adjoint du comité pour le rapprochement franco-allemand ; il publie une *Anthologie des lyriques allemands contemporains* préfacée par Verhaeren, une petite brochure sur *La social-démocratie allemande* où il relève le caractère « sémite » de Karl Marx et le *Caporalisme* du parti. Tout en méprisant « l'ignominie de la vie littéraire » à Paris, il prétend à se faire un nom, surtout en imitant Verhaeren, « le transfigurateur de la vie dynamique et multitudinaire » (1), le poète de la démocratie montante et du machinisme. Il se représente lui-même comme empli de « sauvages volontés terrestres, immédiates, de vouloirs nombreux et robustes, universels ».

C'est un admirateur de l'action directe, en littérature comme en politique. Il écrit :

Travailleur au corps bellement musclé, tendu,
Ouvrier passionné, ouvrier ardent, tenace,
la coupe qui t'est tendue,
la coupe où fut versée la pétillante mais illusoire élo-
cette coupe, casse-la ; [quence,
Mais crois en l'acte !
Sois indomptable et rebelle et vainqueur !

D'après lui — remarque Edouard Dujardin — le lyrique doit être « précis, profond et concis ». Ce disciple de Verhaeren et de Whitman se dit, aujourd'hui encore, le *messager de joie*.

Or, mon heure est venue...
Que surgisse triomphale la symphonie des couleurs
[et des joies !...
J'apporte la joie, la joie polychrome et robuste,

(1) *Humbles,* numéro consacré à Verhaeren, 1917, p. 8.

la joie qui anime, la joie qui transfigure,
l'universel et dru frémissement...
Tout est ardent, hymnique,
tout scintille, tumultue :
Vive la vie ! Vive la joie (1) !

Henri Guilbeaux était donc connu dans de certains milieux quand éclata 1914, en face duquel, « morne et privé de ses teintes vives et fauves, s'exhibera quatre-vingt-treize ».

Aussitôt il prit position. Il était, dès le premier hiver, des réunions de la *Vie ouvrière* où se rencontraient Rosmer, Martinet, Trostky, Merrheim, Dridzo, Martov et le jeune Raymond Lefebvre. Le 13 novembre 1914, il prend parti pour Romain Rolland dans la *Bataille syndicatiste*. Mobilisé, puis bientôt réformé, en juin 1915 il se fixe définitivement à Genève jusqu'à son expulsion et son départ pour la Russie. En novembre (après sa conférence du 11), paraît sa brochure *Pour Romain Rolland* : « Il domine toute la littérature française contemporaine, toute la littérature de l'Europe, depuis que s'est tue la grande voix de Tolstoï... Il s'est montré un *mensch* » (2). Dumur eut l'impression que Guilbeaux, devenu secrétaire de Rolland, « s'imposait » à lui (3). Aussi, celui-ci le défendit toujours, comme en témoigne une lettre à M. Wullens à la fin de 1917 : « Je suis heureux de savoir que vous défendez Guilbeaux. C'est un brave. Il mène depuis deux ans un combat écrasant. » Guilbeaux n'était-il pas le garde-corps

(1) *Cah. idéal.*, déc. 1921. p. 225-226. Moscou, oct. 1920.
(2) Le 21 nov., l'*Avanti* glorifiait ce « seul Français neutre ».
(3) *Revue des causes cél.*, 23 mars 1919, p. 110.

de Rolland? de celui qui écrivit, avant la guerre, « la plus belle symphonie moderne, la bible de la jeunesse d'Europe ».

On ne peut pas exagérer l'importance du rôle que Guilbeaux joua en Suisse vis-à-vis de son pays. En septembre 1917, il avouait qu'il y était le délégué du comité Loriot-Saumoneau pour la reprise des relations internationales, ainsi que du groupe de la *Vie ouvrière*, qu'il était le correspondant français de la *Pravda*, déjà gagnée aux bolcheviks.

Quand, en janvier 1916, il lance *Demain*, son but est déterminé. Dès le premier fascicule, il déclare son plan : préparer « dès à présent la reprise des rapports entre les peuples ». Il se gausse du jusqu'au-boutisme et arbore son modèle : R. Rolland, « incomparable panseur de plaies morales ». En juillet : « le front du militarisme est entièrement percé, écrit-il. La paix est en marche. Et rien ne l'arrêtera ». En septembre, il souhaite l'alliance entre les peuples, qui posera « les fondements de la République internationale ». Trois mois plus tard, décrivant *la paix qui vient*, « la tant voulue, la tant aimée », faisant allusion aux menaces de Sturmer et de von Jagow, tous les gouvernements ont pratiqué des sondes, dit-il ; la paix générale s'avance, sous la forme *boîteuse*, tant décriée et honnie.

Mais déjà, chez lui, l'idée de paix s'allie à l'idée de la révolution nécessaire.

La guerre étant l'œuvre de quelques milliers de politiciens, de financiers, de diplomates et de journalistes, c'est aux peuples qu'il appartiendra ensuite de faire régner sur terre la paix, la véritable paix,... la paix internationale. Et ce règne ne sera rendu possible que

par la suppression radicale des conditions ignominieuses dans lesquelles vit l'humanité grâce au régime de fer capitaliste et impérialiste (1).

En juillet 1917, la formule est plus brutale :

Le seul moyen dont les peuples disposent pour faire la paix, c'est la révolution, tout le reste n'est que littérature.

Qui avait enseigné cela à Guilbeaux, petit littérateur autoritaire et mesquin, mais arriviste intempérant? Lénine lui-même qui, dès novembre 1914, avait signifié le « *mot d'ordre* : la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile, et la lutte pour la révolution sociale » (2).

C'est le mot d'ordre de Zimmerwald, précisé à Kienthal : paix immédiate et sans annexions (3).

Aussi, dès le début, Guilbeaux se déclara-t-il zimmerwaldien. Ils sont « la grande force de l'avenir ». Ils veulent construire un nouvel édifice international « en pierre et en fer », d'où les traîtres soient exclus. « Zimmerwald *über alles*, écrit-il. Le danger n'est pas à droite, il est au centre ». Il faut agir sur

---

(1) *Demain*, nov.-déc. 1916, pp. 333-335. C'est ce qui le rend *défaitiste*. Non seulement la victoire est « inaccessible », (mai 1918, p. 68) ; mais « tout internationaliste fidèle et conséquent souhaite la défaite de son propre gouvernement et la victoire de son propre peuple » (oct. 1917, p. 330). C'était le mot d'ordre de Lénine.

(2) Guilbeaux, *Demain*, mai 1917, p. 3. Kautsky lui-même a déclaré que, par cette « nouvelle formule libératrice », le nom de Zimmerwald « sera glorifié à travers les siècles par la multitude prolétarienne ». (*Ibid.*, mai 1918, p. 335).

(3) Dans *Krieg und Revolution* (sept. 1914), Trotsky donnait déjà cette formule, qui fut son *labarum*, inefficace, à Brest-Litowsk (*Ibid.*, fév. 1918, p. 244).

les masses et les entraîner contre la guerre. Aussi bien, n'est-ce qu'en tuant le capitalisme que l'individu conquerra sa liberté. Donc, lutte de classes avant tout : « à notre époque, une différence fondamentale existe entre classes et non entre races ».

Or, Zimmerwald, c'est Lénine, c'est par conséquent le bolchevisme absolu. En septembre 1917, Guilbeaux tranche net : « Le bolchevisme est l'essence du zimmerwaldisme. » La première révolution russe en marque déjà le triomphe, c'est la paix « immédiate et générale » qui s'annonce, c'est le « premier stade de la révolution universelle » (1).

De Genève, Guilbeaux avait donc prévu les événements russes et que Lénine renverserait le faible Kerensky. « La solution de la crise est proche », écrit Lénine dans *Demain*, en novembre 1917, avant son triomphe. En août, Radek y avait déclaré : « Seules, des mesures héroïques peuvent sauver la révolution. » Les soviets doivent prendre le pouvoir, affirme-t-il en novembre.

Que prouvent toutes ces coïncidences, sinon que *Demain* était admirablement renseigné, que là se concentraient les mots d'ordre du bolchevisme international, de ceux qui devaient, de la guerre, faire surgir la révolution. Renseigné et illuminé, au point qu'en mars 1918 Guilbeaux, se croyant prophète, écrivait :

L'heure est proche, où les prolétariats de France, d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie, renouvelant le magnifique exemple du prolétariat russe, mettront à bas l'association internationale de malfaiteurs qui

---

(1) *Ibid.*, mai 1917, p. 3-5 ; août 1917, p. 196.

les gouvernent, proclameront la paix des peuples et instaureront la République universelle des Soviets.

Tel était bien le but du bolchevisme. Et cela, au moment où l'offensive de Ludendorff menaçait le plus sévèrement la France.

Oui, Guilbeaux était fort bien renseigné, et de première main. On lui fit grief d'avoir prédit les mutineries? Il répond : « Je n'ai fait que relater des faits qui m'avaient été rapportés par des hommes de confiance ». Parbleu ! Beaucoup de lettres intimes lui arrivaient et le principal correspondant pourrait bien avoir été Raymond Lefebvre (1). Il cite ce qui est dit en comité secret (2). Il croit savoir que souvent les arrestations de Loriot, Merrheim et Bourderon furent envisagées en haut lieu (3). Il sait que Merrheim n'est pas admis aux réunions hebdomadaires du *Populaire*, qu'il est filé « pas à pas », que ses dactylographes sont fouillés. Il est documenté sur tous les congrès socialistes, de la C. G. T., des cheminots, des métaux, de la ligue des Droits de l'homme qui, par 250 voix contre 32, refuse l'arbitrage immédiat (4).

(1) Dans les *Tablettes* de déc. 1917, Le Maguet écrit que R. Lefebvre « fait partie d'un groupe d'amis fidèles à Guilbeaux », et que son nom se trouvant très fréquemment dans les lettres reçues par ce dernier, la police, trompée, avait cru à un pseudonyme.

(2) Discours de Dubois (*Demain*, oct. 1917, p. 388).

(3) *Ibid.*, août 1917, p. 194. Il fait allusion à l'arrestation décidée, non exécutée, de 70 minoritaires (oct. 1914, p. 200, note). Il sait que Loriot, qui « en impose par sa sincérité profonde », veut la scission socialiste (sept. 1917, p. 26, note).

(4) *Ibid.*, nov.-déc. 1916, p. 388 ; sept. 1917, p. 323. Oscar Bloch y a appelé le jusqu'auboutisme « méthode de l'anéantissement ». Guétant écrit dans *Demain*, numéro de mai 1917.

En février 1918, alors que la guerre semble fléchir sous l'équilibre le plus instable, il écrit : « L'esprit devient de plus en plus révolutionnaire. » A Lyon, le 19 janvier, commença une grève générale de trois jours, dont il fut interdit à la presse de parler.

A Bourges, les ouvriers n'attendent qu'un prétexte... *Merrheim est complètement débordé* (1). Ainsi que nous l'écrit un de nos amis zimmerwaldiens, « l'heure n'est pas éloignée où les troupes précéderont les chefs de très loin ». Sous la présidence de Merrheim, a eu lieu à Paris une assemblée à laquelle ont participé 1.000 délégués représentant 1.800.000 ouvriers de la région parisienne. L'ordre du jour voté, publié par la *Vérité* et le *Journal du Peuple*, a été mutilé par la censure. Le paragraphe de la révolution donnant à Merrheim « *mandat impératif* de défendre à la conférence socialiste interalliée [de Stockholm] une résolution en faveur de l'armistice immédiat *sous menace de grève générale* », fut supprimé par la censure (2).

La revue *Demain* fut donc, dès son apparition, un des foyers révolutionnaires d'où l'œil exercé dégage quels mots d'ordre ont dressé soudain les masses séduites et endoctrinées. C'est en juin 1917 que Guilbeaux écrit :

La révolution gronde en France... La révolution russe a les effets d'une heureuse contagion... Le front est gagné par l'esprit révolutionnaire... L'esprit de Zimmerwald se fair chair... La situation politique est

(1) Même affirmation dans l'*Aube*, de Lausanne (15 mai 1918, p. 287) : le mouvement dépasse les chefs. — Et Merrheim dira plus tard que les masses l'ont lâché. Clemenceau lui fit peur simplement.

(2) *Demain*, fév. 1918, p. 252.

grave, les grèves se multiplient, les soldats et les paysans se fatiguent de la guerre.

Et pourquoi donc? Parce que déjà, il fallait sauver la révolution russe, menacée par les hordes allemandes.

Le plan entier de la révolution bolchevique mondiale éclate dans *Demain*. Non seulement on y apprend à discerner les vrais révolutionnaires des hésitants, tels Adler, qui n'a pas compris Zimmerwald ; Haase et Bernstein qui d'accord avec Tartarin-Longuet, prétendent à réconcilier les deux fractions de l'Internationale ; Otto Bauer, qui prisonnier en Russie, n'a pas cru possible la dictature du prolétariat ; Branting, « l'homme de confiance des légations de l'Entente » ; Huysmans, Graber, Brizon, considéré à tort comme le chef du zimmerwaldisme français ; alors que le professeur d'astronomie Pannekök, Gorter, « un des premiers poètes hollandais contemporains », et Henriette Roland-Holst représentent la vraie gauche de Zimmerwald, avec les Suisses Platten et Grimm, et l'Anglais Mac Lean, consul bolchevik à Glasgow. Les principaux chefs du bolchevisme russe ont collaboré à *Demain* (1).

(1) *Demain* parut du 15 janv. 1916 à déc. 1916, puis de mai 1917 à oct. 1918. Quand la revue reparut en mai 1917, la couverture intérieure portait les noms des collaborateurs : Balabanoff, Bezrabotny (Manouilsky), Birukoff, R. Bourgerie*, Debrit, G. Dupin, Guilbeaux, A. Gossez*, Forel, Jouve, Katzlerowitch, Ellen Key, Alexandra Kollontaï, de Lacaze-Duthiers, Marcel Lebarbier*, Lénine, Lunatcharsky, V. Marcou, Martinet, E.-D. Morel, Peluso, Roger Pillet*, Radek, Marianne Rauze, Romain Rolland, Ethel Sidgwick, Sokolnikoff, (miss) Swanwick, Thiesson, Traubel, de Wiskovatoff, Zinovief, etc. Les noms marqués d'une astérisque désignent des instituteurs français. Guilbeaux a écrit : « La

Guilbeaux se plaît à vanter la grande culture internationale de Radek, « notre collaborateur » ; il fait à Genève, le 12 décembre 1916, une conférence sur Verhaeren, en même temps que « notre excellent ami Lunatcharsky ». En décembre 1917, il pourra écrire : « *Nos camarades* ont vaincu. »

Il ne se vantait point, en effet. N'avait-il pas fait connaître, avant qu'ils prennent la dictature, « les idées de Lénine et de Lunatcharsky, qui furent, pendant plusieurs mois, ses compagnons à Genève » (1)?

On ne saurait trop insister sur ce fait : Guilbeaux, par *Demain*, fut, pendant plus de deux années de guerre, le trait d'union vivant entre les révolutionnaires européens. La plupart de ceux qui tiennent aujourd'hui encore la Russie sous leur joug de fer, vécurent en Suisse pendant la guerre. C'est de là que partit Lénine, sous la conduite de Platten (2), avec 40 compagnons, suivis, la semaine d'après, par 280 autres. Le Serbe Milkitch était là ; Angelica Balabanof était membre du comité directeur du parti socialiste italien.

Fédération des instituteurs a été à la tête du mouvement pacifiste avec la Fédération des métaux, du tonneau, des cuirs et peaux, de la chapellerie, etc. » Une des premières, elle adhéra à Zimmerwald. (*Demain*, mai 1918, p. 339). Par contre, il déteste les intellectuels qui forment une « véritable caste ».

(1) F. de Spengler, *Art libre*, nov. 1920, p. 197.

(2) D'après la *Revue des Causes cél.* (p. 108), c'est au restaurant Schopp que Lénine et ses partisans se seraient rencontrés, en présence de Guilbeaux, avec l'Allemand Dulenbach, afin d'organiser son départ pour l'Allemagne. Toujours est-il que Lénine avait pris soin de faire approuver son voyage (il partit de Berne le 7 avril) par Hartstein, Guilbeaux, Loriot, Bronski, Platten, Lindhagen, Strom, Ture Nerman, etc. (*Demain*, mai 1917, p. 45.)

Après la révolution bolchevique, Guilbeaux continue à être admirablement au courant de ce qui se passait en Russie (1), par le chroniqueur Avdeyeff. Il nous renseigne sur le plan léniniste de bolcheviser l'Allemagne. Le 3 octobre 1918, le dictateur moscovite avait annoncé la révolution germanique. Mais Guilbeaux ne veut pas que l'on touche à l'Allemagne : « Qu'on ne me reproche pas de ne pas voir l'annexionnisme germanique. Je ne l'ignore pas ; mais c'est aux Allemands internationalistes de le dénoncer et de le combattre » (2). Selon le mot d'ordre de Karl Liebknecht : que chacun s'occupe de son propre pays.

Bref, toutes les manœuvres, quelles qu'elles soient, qui pouvaient favoriser ou promouvoir la paix immédiate et la révolution (3), étaient bien vues de Guilbeaux. Et, bien entendu, c'est contre son propre pays qu'il voulait d'abord diriger ses coups les plus audacieux, sans atténuation ni restriction.

Demain devait coopérer à l'œuvre germano-russe, au complot boche-bolchevik, que nous avons décrit dans notre *De Zimmerwald au bolchevisme.*

---

(1) Lénine déploie une « incroyable activité » (mai 1917). Trotsky fonde alors un groupe « unioniste ». Tcheidzé défend la probité de Lénine : l'affaire Pereversef sera une nouvelle affaire Dreyfus (sept. 1917). Parvus, « grand impresario des socialistes impérialistes allemands, soldat de Guillaume II et de Hindenbourg », n'influença jamais les chefs bolcheviks.

(2) *Ibid.*, juillet 1917, p. 133. En déc., il signale la révolte des marins allemands ; en févr. 1918, les grèves soulevées par les bolcheviks. Il note que Kurt Grelling, fils de l'auteur de *J'accuse*, a fait un *Anti-J'accuse* et que le premier est victorieusement réfuté par la Société d'études documentaires.

(3) A Glasgow, 70 000 ouvriers ont acclamé l'adresse à tous les peuples du monde pour la guerre au capitalisme. (*Ibid.*, juin 1917, p. 103.)

Voici comment Guilbeaux y chante le Rhin :

Grand fleuve européen,
fleuve ample, fleuve altier,
notre Gange, — notre père,
père de la robuste race germano-celte,
père de la race des constructeurs, des organisateurs, [des pacificateurs,
O Vater Rhein [1] !

Guilbeaux est un parfait disciple de Romain Rolland [2]. Et tous deux se sont faits les panégyristes enthousiastes de Lénine.

Aujourd'hui, celui que Wullens appelait « notre fervent camarade », est simple employé soviétiste. Il resta en relations constantes avec la *Vie ouvrière*, les *Cahiers idéalistes* de Dujardin et les *Humbles* [3].

---

(1) *Demain*, août 1916, p. 65.

(2) Dans le *Parthénon* (20 oct. 1913), Rolland avait écrit, à propos des origines germaniques de Jean-Christophe, rhénan, « huron candide et barbare », les lignes suivantes : « Quand 10 siècles de conquête germanique auraient passé sur le Rhin, ils ne feront point que Rome et Byzance n'y aient enfoncé leur proue... Le Rhin est une coulée de lumière qui mûrit les coteaux et les âmes d'Occident ; elle n'est pas plus à vous, Allemands, qu'elle n'est à nous : *elle est à l'Europe.* »

(3) Millerand préside, écrit-il, au « splendide isolement de la France » (*Vie ouvr.*, 5 déc.) ; mais sa confiance en la révolution mondiale demeure entière : « Le mouvement révolutionnaire se développe *dans une progression sûre* en Italie, en Angleterre et même en France. » (26 nov. 1920.)

Parlant de son livre : *Le Champ des horreurs*, le critique des *Cah. idéal. Fr.* (mars 1918, p. 63) écrit : « Une âme intensément sincère ; toute la flamme d'une vie vouée depuis toujours à une seule idée. » Dans les *Humbles* (déc. 1918, p. 27), Martinet dit qu'on lui doit « amitié, estime, gratitude » ; c'est un « jusqu'auboutiste acharné, qui vaincra ou mourra, mais sans traiter, sans traiter jamais avec l'ennemi, *notre ennemi* ».

Le *Bulletin communiste* hospitalise sa prose. La scission de Tours qui a exclu les « gardes blancs déguisés » de Longuet, l'a enchanté. Lui aussi, il croit à la collusion belliqueuse d'Isvolsky et de Poincaré, « premier valet honoraire du défunt tsar » (1). Il pense que l'action personnelle de Monatte empêchera cette « faute » que serait l'absence de liaison entre les syndicats et le parti communiste. Bientôt se dressera le duel Lloyd George-Lénine, où celui-ci vaincra.

Quoique élu membre ordinaire de l'Académie socialiste des sciences sociales de Moscou, il ne put faire paraître *Demain* qu'exceptionnellement. Et cependant, *Demain* avait eu son heure de célébrité malsaine. « A la bibliothèque publique de Genève, au bâtiment de l'Université, où la revue fut admise non sans quelques difficultés, elle fut suivie par des milliers de lecteurs » (2). Enfin, toute la Suisse

---

(1) *Bull. comm.*, 14 avril 1921, p. 249. D'après lui, Poincéra aurait eu l'idée de creuser à l'Elysée « un ascenseur (*sic*) qui l'eût instantanément conduit à 200 mètres sous terre », contre les Berthas ! Comme secrétaire du parti communiste français à Moscou, l'intransigeant Guilbeaux reçut fort mal Cachin. C'était le 17 juin 1920. Il lui reprocha d'avoir « promis au gouvernement l'aide du parti dans la question des réparations des dommages des régions du Nord imposées à l'Allemagne ». (*Vie ouvr.*, 8 oct. 1920.) Guilbeaux ne s'en tint pas là. Il accusa « Romain Rolland, Barbusse, le groupe Clarté ; tout le monde y passe », écrit Frossard. Il aurait dit une autre fois : « Il faut s'appuyer sur Monatte, Rosmer, Loriot et faire la scission tout de suite. » (*Internat.*, 1er déc. 1921, 11 janv. 1922.)

Cela prouve que, de Moscou, Guilbeaux prétend à régenter encore les communistes de France.

(2) De Spengler, *Art libre*, nov. 1920, p. 197.

allemande avait suivi sympathiquement ses efforts antifrançais [1].

L'ex-agent de liaison Guilbeaux n'est plus qu'une vague entité servile. *Sic transit...*

§ II

Guilbeaux mis à part, les deux rollandistes les plus fervents, les plus acharnés, sont Pierre-Jean Jouve et Marcel Martinet.

JOUVE s'était fait connaître dans les lettres avant la guerre. Il avait écrit *Présences* et *Parler* ; dans ses *Propos critiques*, Duhamel avait noté d'un trait « la ferveur efficace » qu'il venait de révéler. Nous avons signalé son arrivée en Suisse, au cours de 1915, près du « phare » Rolland. Il avait d'abord soigné les contagieux dans un hôpital de province à Château-Thierry, comme infirmier volontaire. « Il part en Suisse se soigner à son tour. Sa voix reste la plus absolue qui ait retenti » [2].

D'après Martinet, il est le premier qui ait parlé, en France. En effet, dès 1915, la *Nouvelle revue française* publiait de lui *Vous êtes des hommes*. En mai 1916, *Demain* éditait le *Poème contre le grand crime*, et les *Tablettes*, en 1917, la *Danse des morts*.

Aux yeux de ses amis, il passe pour le chantre de

---

(1) Dans la *Feuille* du 27 juillet 1918, Jean Debrit écrit : « Tandis que jusqu'ici, dans la Suisse allemande, Guilbeaux n'avait point une mauvaise presse..., il a fallu l'auteur des *Causeries genevoises* à la *Nouvelle Gazette de Zurich* pour créer la dissonance. »

(2) Martinet, *Vie ouvr.*, 21 nov. 1919.

la pitié européenne [1]. Dans le premier de ces poèmes de guerre, il écrit :

Je vous rassemble et vous possède ici par le miracle
[d'un chant
plus libre que le vent sur tous vos rivages,
plus fort que la clameur de toutes vos cités,
plus mâle que le son de tous vos canons,
Peuples de France, Allemagne, Angleterre ou Russie,
Auxquels je joins d'autres peuples sains et libres,
Qui poursuivent dans la paix leur innombrable vie.

Un vague alanguissement, une torpeur passive caractérisent *Vous êtes des hommes* : il aime des gens repliés sur leur propre souffrance, sans la virilité guerrière.

Je veux être votre frère,...
Amis des armées de mon sol, amis des armées d'autres
[sols.
... Ne me demandez pas mon droit, — il m'étouffe !
Ni ma nation, — je ne sais qu'aimer sans aucune
[raison !
... Je ne crains pas d'être jamais l'ouvrier d'une vio-
[lence.
... Notre amour a l'avenir.
... *J'attends l'avènement d'un amour inaltérable.*

Certes, il chante Reims, la plus belle, « bâtie sur le plan parfait de l'infini de l'homme ». Certes, il loue la Belgique, car, né près de ses canaux, il a l'esprit conforme « à ses plaines sans défaut » ; il se dit l'enfant de la Flandre étale et grasse, et la voilà réduite en pourriture ! « La Belgique à présent n'est

---

[1] *Demain*, janv. 1916, p. 56.

qu'un cadavre », a hurlé Verhaeren. Jamais bestialité aussi froidement calculée ne fut commise sur un peuple. Certes, il voudrait vivre au milieu des deux mille âmes valeureuses, « mes Héros », qui jalousement et fidèlement gardent sous les obus sa ville : Arras.

Il voit l'Allemagne, « fortifiée par quarante années dans la digestion des gloires », son peuple « corrompu » par l'Empire ; il voit l'Angleterre, « un poème de lucre », la Russie : féodalité massive, peuple soudain et esclave, avec « son désir *sensuel d'autres terres vers l'Occident* ». Il salue enfin *sa* France, fille de révolution, voulant la primauté ! Il destine à la Belgique le grand chant des morts injustes et accuse l'Argent, l'Etat, les Eglises, l'instruction : mensonges !

Mais déjà évoquant R. Rolland, il pousse le cri : *La Paix d'abord.*

Donc, rien dans le premier poème, n'apparaît subversif et démoralisateur, rien qu'une tendresse à forme livresque répandue sur l'humanité en général.

Aussitôt arrivé en Suisse, il change le ton et les couleurs. Une hargne réaliste et mauvaise s'empare de lui et le subjugue.

A l'en croire, il est un *tolstoïen* pur : « Le mal terrible est dans cette idée qu'il peut exister pour un homme quelque chose de plus sacré que la loi d'amour du prochain. » Son poème *Contre le grand crime* veut être :

Le chant de la vie mortelle, mais éternelle par la communion de tous,

Le chant du Principe qui ne hait ni ne détruit, mais aime éternellement.

Il célèbre les bougies allumées, la peau merveilleuse et les yeux dilatés du premier amour charnel ; même si elle n'avait aucun sens, la vie serait belle ! Chacun n'est-il pas frère « avec toute chose qui vit »?

Alors, pourquoi la guerre?

Pour défendre quoi? Aucune terre, aucun argent ne valaient que je tue et que je meure,

Et fit-on jamais avec la mort quelque chose d'utile et de bon?...

Que veut dire la patrie?...

La patrie? Je vois ces coquins en haut et le peuple mourant en bas.

Comment se fait-il donc que les populations unanimes aient accepté la guerre? Qu'est-ce qui forçait les Belges à entrer dans l'horrible danse?

La Belgique était vivante ; elle était heureuse...
La belle fille enracinée dans son terreau...
Terre libre de Belgique,...
Les morts t'empuantissent.

Voilà donc où mènent le patriotisme et l'honneur, l'indomptable énergie d'éviter la servitude ! Le mot de Verhaeren est retourné contre son pays (1). Et le partisan de la non-résistance, s'adressant aux « pays égorgés », souhaite que dans leur sang « s'avance la révolution ».

Ainsi parle celui que Martinet nous présente comme n'étant ni socialiste, ni révolutionnaire. Il prétend croire en Dieu, Esprit ou Amour, dont les révéla-

(1) Henri Lambert, grand industriel de Charleroi, venait de déclarer que les vrais intérêts belges exigeaient l'entente avec l'Allemagne. (*Demain*, mars 1916, p. 180.)

teurs furent, à travers les âges : Confucius, Bouddha, Socrate et Jésus, Marc-Aurèle, Spinoza, enfin Whitman, Tolstoï et Romain Rolland.

Dans *Hôtel-Dieu, récits d'hôpital en* 1915 (1), la couleur systématiquement poussée au noir devient le procédé brutal et exclusif de l'auteur. Là meurt un Père blanc, seul, dans l'épouvante de sa vie manquée. Voici le retour du malade, « squelette habillé de peau » ; le chemin de fer l'a déposé au village natal ; sa mère lui éponge le front. « Un peu de souffle ! Le pays ? La patrie ? Tillier tousse, un crachat monte, Tillier crache devant lui. Et Tillier meurt. »

Jouve ne retiendra de la guerre que les côtés sombres, humiliants, inhumains, l'animalité pure, dégoûtante et salie.

A ce point de vue, son œuvre la plus symptomatique est la *Danse des morts*, qui se prétend une flagellation universelle de l'humanité, une sorte de sabbat macabre digne des audaces du Moyen Age. Trois parties : la paix, la guerre, la fin d'un monde (2).

Dans les villes, où brûle un rut perpétuel, deux races d'hommes s'opposent : les maîtres, bêtes vendues qui vous possèdent, les ouvriers qui créent et suent. « Que sentons-nous au cœur? — L'amertume. On est vos esclaves. » Mais les esclaves ne se sépare-

(1) Ecrit en 1916. Publié par Ollendorff.

(2) Dans l'avertissement, Jouve écrit : « Tous les peuples, par leur civilisation mécanique et criminelle, par leur idéologie de meurtre, par leur passivité, se préparèrent à la même mort... *Mon poème n'a pas de patrie.* Il hait la guerre. Il souffre pour tous les hommes. » L'ouvrage fut écrit de sept. 1916 à sept. 1917, à Sierre probablement. La *Sentinelle* (de la Chaux-de-Fonds) en donna une édition populaire.

ront pas, ne se tueront pas pour leurs maîtres. L'enfant demande à sa mère : Quel métier est le meilleur? Soldat? « Que fait le soldat? — *Il tue, pour la Patrie* », vieille loi de sang. Devant l'idole Civilisation tous se prosternent. L'État broie tout.

Survient la guerre. On mobilise. Où va « cette viande en marche »? Tous les peuples disent guerroyer pour le bon droit et la justice. Ecoutez l'Allemagne :

Pendant quarante années, nous avons refusé de tirer le glaive; et nous donnions l'exemple de la mansuétude à l'Europe industrieuse.

Mais nos voisins haineux préparaient l'étouffement du pays... *Nous représentons la culture à sa plus haute forme*, affrontant la barbarie du monde... Dieu est avec nous.

Ainsi parle le peuple allemand, travailleur et juste.

Et maintenant que le « chef, le grand Européen » est mort un soir, assassiné, tous tuent *pour tuer*, excités, harcelés par la presse, « fille anonyme », ou par le prêtre beau et gras, « champignon sur les péchés du monde ».

Dans les tranchées, « on pue comme des cochons, sous une cuirasse de fiente ». Ivre, charge le soldat d'assaut, en vain appelant sa Marie, avant de crever les panses. Le voyez-vous, le nettoyeur des abris? C'était, avant la guerre, un travailleur des abattoirs, il a de l'entraînement, il exécute son homme en vitesse.

Au début, ça me remuait, de le voir se tortiller
Comme un ver qu'on tranche ;
  Je me disais : tout de même,
Si c'était moi dans sa peau,
A claboter !

Va-t-il en permission ? il a trouvé sa femme « nue devant un autre ».

Jouve invente le champ de bataille, où il ne fut pas, mais il a connu l'hôpital, où parfois la présence d'une religieuse produit une éclaircie rayonnante :

O merveilleuse femme ayant la foi et la plaisanterie dans le cœur !

... O parfaite, ayant en toi Dieu, et pour toi tous les hommes souffrants !

Eh bien, maintenant, l'hôpital même lui fait horreur. Les « boucheries campées sous des toiles » sont les lieux de prédilection de la mort. Un seul Dieu mène individus et nations : la vengeance.

Tu tues ton frère, un homme ton frère.
Tu le tues des millions de fois,
Tu le haches en aveugle...
Et ta conscience te le crie
Qu'il est ton frère...
Vous êtes les éternels meurtriers,
Caïns !

Que faire donc, puisqu'on ne veut pas admettre que quelqu'un ait commencé et que peut-être, il y eût un Abel ? D'abord, *révoltez-vous*.

Mais demain, demain, quelques-uns reviendront,
Farouches...
Ils rebâtiront le rêve commencé,
Et leur lutte de classes — (ô rêve de justice !)
Ils la rouvriront plus amère et sanglante.

Car il faut instaurer « la paix entre tout ce qui vit et aime sur ce divin monde ».

Qu'est-ce qui divinise donc ce triste univers ? Le

paysan, sur le travail duquel tout repose. Et enfin, saluant Tolstoï laboureur, Jouve termine son poème par le tableau de ce Christ immense et doux qui, prenant la charrue, entame le champ rude.

Il faut bien se persuader que tous ces défaitistes considéraient l'art comme un exutoire, par quoi pouvait se déverser leur bile : « L'art peut dire *toute* la vérité, et seul il peut le faire. Et seul il peut la dominer », écrivait Jouve dans la *Feuille* du 4 novembre 1917.

Il prétend apparaître comme un pur *tolstoïen*, un prophète de l'universel amour. Certes, il pose le grand axiome de Tolstoï : « Le bien des hommes, c'est l'affranchissement de la violence, l'union humaine. » Mais voici les conclusions qu'il égrène, puisqu'il faut refuser toute violence : « loi de l'État, service militaire, guerre ; capital et propriété ; refus de toutes les idolâtries : patriotique, politique, sociale, morale, scientifique, religieuse » (1).

Que reste-t-il ? sinon *l'individu en lutte contre toute l'organisation sociale*?

Aussi défend-il exactement le même projet que Guilbeaux : la paix par la révolution. *Assez* ! écrit-il en juillet 1917. Quand Jean Debrit inaugure, le 28 août 1917, son journal quotidien *La feuille*, c'est Jouve qui, dès le premier jour, y manie « le fouet » (2). Voici comme il présente son rôle :

---

(1) *Tablettes*, juin 1917, p. 15. Les textes de Tolstoï prennent 8 grandes pages. Les *Tablettes* donnent maints extraits de Jouve, ainsi que l'*Aube* et la *Feuille*.

(2) Beaucoup d'autres le manieront avec lui : Le Maguet, le comte de Fitz-James, qui signe aussi Croquet, puis Guido, Plebs, etc.

« Je pense qu'il faut à ce temps le coup de fouet de la satire. La satire, et même la dérision. » Sa force brisante devient nécessaire, qui mêle le rire à la douleur.

Ne lui parlez pas d'héroïsme. Jamais on ne vit pareille lâcheté universelle. Le héros militaire n'est qu'un meurtrier. « Tu es d'un autre grandeur dans la misère... Le dernier cadavre perdu est un héros. »

Malheur aux intellectuels, qui sont la tête. « La guerre, je vous accuse de l'avoir hâtée avec vos mains délicates, ô tristes gens. » C'est là que nous a conduits le mandarinat occidental [1].

Il a voué à l'humanité entière une haine inextinguible. « Le Cochon humain a pris de grandes proportions, afin de se détruire lui-même. » Avec Flaubert, il répète : « Paganisme, Christianisme, Muflisme. Telles sont les trois grandes évolutions de l'humanité ! Il est désagréable de se trouver dans la dernière ».

Rien ne lui plaît dans ce monde où la démocratie vaut l'autocratie. Que lui importe son pays? Il est responsable comme les autres. « Dans le pays où je suis né, où le hasard m'a fait appartenir à une idole, c'est la tyrannie. » Clemenceau en est l'extrême bourreau. La victoire ne sera jamais qu'un « accident de la violence. Cela nous est indifférent ».

Les seuls hommes qui comptent, qui libèrent l'avenir, ce sont les *conscientious objectors*, les déserteurs et les traîtres.

---

(1) *Feuille*, 14 sept., 10 nov. 1917. Il accuse Mallarmé, le « satanique » Rimbaud, Hérédia, de Régnier, Comtesse de Noailles, Claudel, Suarès, An. France, P. Fort, Saint-Saëns, les cubistes. (Cf. *Aube*, 15 juin 1918, p. 289.)

Pionniers, Pionniers !
Vous qui tracez la voie contre la guerre !...
Compagnons ! Compagnons,
Le refus d'un de vous
Fait vivre tous les autres (1).

Les chrétiens ont lutté trois siècles contre l'empire romain. « Nous devons être les nazaréens de ce monde-ci (2) ».

Et comme Guilbeaux, le tolstoïen Jouve souhaite et acclame la révolution : « Un jour, il y aura le réveil des peuples. » Comparant le spectacle actuel et celui que son imagination enfiévrée lui présente, il écrit, maudissant la République :

Quelle odeur de pourriture au-dessous de vous tous ! Une seule chose est sûre : c'est que vous êtes des misérables. Le cadavre commence à sentir, mais il est mort depuis longtemps. Il est bien question de votre République? Il est enfin question de cette affaire plus grave : si le monde sera renouvelé... selon la révolution sociale profonde qui devra mener à la destruction de l'Etat (3).

C'est lors de Brest-Litowsk, où la lâcheté d'un peuple tolstoïen avait abandonné l'Entente, que Jouve déchaîne sa haine, trop longtemps contenue. Et c'est à ce propos cependant que R. Rolland avait écrit : « Brest-Litowsk a ruiné toute possibilité de paix », de par l'arrogance germanique.

---

(1) *Tablettes*, oct. 1917, p. 4. Et Jouve se plaît à citer Péguy !

(2) *Feuille*, 17 nov. 1917. Au 1er mars 1917, 3.000 Anglais étaient en prison pour avoir refusé le service militaire. (*Demain*, mars 1917, p. 40.) Il y a 60.000 déserteurs en Italie. (*Ibid.*, sept. 1917, p. 313.)

(3) *Feuille*, 26 janv. 1918.

La dernière fois qu'il brandit son fouet, il jette sa suprême espérance : « O peuple, nous attendons toujours ton heure (1). »

Telle est la paix que Jouve, disciple de Rolland, souhaite au monde. Celui-là savait ce qu'il faisait. Mais pourquoi l'autre demeure-t-il dans la coulisse?

Vienne l'armistice, Jouve continue d'exhaler sa rancœur :

> Il n'y a pas de victoire,
> Il n'y a que sombre défaite...
> Malheur au peuple militaire
> Qui s'adore le nombril
> Sous sa coupole de drapeaux (2).

La victoire de son pays lui est odieuse. Versailles est le nom de « la paix des Panbéotiens », qui enlève à l'Allemange ses flottes, ses câbles et jusqu'à ses vaches laitières, qui taille dans sa chair une « Pologne de pillards » (3).

Enfin, dans son *Romain Rolland vivant*, Jouve livre le dernier mot de sa philosophie sur l'organisation de l'Europe et du monde :

L'Etat sorti de la Révolution française et propagé en Europe par les canons de Napoléon, avec son dogme : la patrie, et son matériel humain : la nation, est proprement devenu Dieu... L'armée réalise le dernier degré de la servitude collective... Une fatalité d'Atrides veut que ce juste renouvellement de l'ordre social,

(1) *Ibid.*, 15 avril 1918.

(2) *Cahiers idéalistes franç.*, févr. 1919, p. 24. Ecrit le 11 nov. 1918, jour de la victoire. *Vie ouvr.*, du 6 février 1920. Dans le n° du 2 avril 1920, il traduit le poème *Les douze* du bolchevik Alexandre Blok.

(3) *Ibid.*, 9 juillet 1919.

juste et nécessaire, seul recours d'une civilisation corrompue, s'accomplisse lui aussi *dans le sang humain*.

Jamais « poète » a-t-il proféré semblables horreurs? Quelle hantise démoniaque habite son cerveau !

En dehors des initiés, les ouvrages de Jouve avaient eu peu de lecteurs pendant la guerre. « L'exil l'atteint dans son œuvre, écrit son ami Martinet dans la *Vie ouvrière* du 5 mars 1920; la masse bien pensante ne parle pas de ses livres, et l'autre guère plus. » Les défaitistes, troupe serrée, le connaissaient cependant. La *Forge* publiait ses vers (1).

Pour les *Cahiers idéalistes*, la *Danse des morts* est « le livre le plus terriblement puissant peut-être que la guerre ait inspiré » (2).

Mais son *Romain Rolland vivant* lui attira beaucoup de suffrages. R. Dunan le comparait aux *Mémorables* de Xénophon. Pour Bazalgette, c'est un « livre d'amour, — l'œuvre d'un homme qui aime un homme» (*sic*). « Grandiose épopée », nouvel *Evangile*, pensait l'*Ecole émancipée* (3).

Enfin, consolation suprême, son œuvre est « célèbre en Allemagne, parmi la jeune génération » (4).

Sa femme, Andrée Jouve, collaboratrice, elle aussi, à la *Feuille* et aux *Tablettes*, avec qui il ne fut « qu'un

(1) Sept. 1919, p. 87 ; mai 1918, p. III.

(2) Mars 1918, p. 63.

(3) *Popul.*, 2 nov. 1920 ; *Human.*, 23 nov. ; *Ec. émanc.*, 30 juillet 1921, p. 7.

(4) Martinet, *Vie ouvr.*, 21 nov. 1919. « Silence sur lui », écrit le même, le 2 avr. 1920. Avec raison, R.-M. Hermant ne voit en ses vers que prose. (*Soi-même*, juil. 1918.) Dans la *Libre Parole* du 9 mars 1920, J. Morienval n'a rien compris à la hargne pestilentielle de Jouve.

pour haïr la guerre », ne pouvait comprendre que les femmes, en 1914, « aient laissé les hommes accomplir la grande folie » (1). Elle eût voulu que toutes se donnassent la main, pour que l'œuvre de vie ne soit pas détruite, que les petits Allemands ne meurent plus (2). Et puisqu'il faut rompre tout commerce avec la guerre, elle veut être logique, jusqu'à décréter *la grève provisoire des naissances* ; elle déclare :

Nous ne nous dissimulons pas... les difficultés de tout genre auxquelles se heurte un engagement de cet ordre... Manger, louer une maison, s'habiller, employer l'électricité, prendre un train,... c'est toujours favoriser le capitalisme,... servir l'étatisme,... soutenir la guerre. Parce que nous ne pouvons faire *tout*, ne nous obstinons pas à ne faire rien... Soyons le moins possible les complices du mal social (3).

Voilà donc le bas-fond et l'arrière-terrain où mène la logique révolutionnaire absolue et anarchique. La révolte de l'individu contre la société organisée conduit au détachement complet de l'humanité, à l'éparpillement bestial. Impossible de mieux montrer l'absurdité totale de ce système satanique.

Il s'agissait, en effet, d'une proposition *urgente* que

---

(1) *La guerre et l'affranchissement des femmes*, p. 7.

(2) *Tablettes*, juillet 1917, p. 8. Dans la *Voix des femmes* (30 déc. 1920), elle rejette expressément toute violence, même celles de l'armée rouge.

(3) *Ibid.*, mai 1918, p. 5. Andrée Jouve soutient la nécessité d'une éducation internationale : l'individu, fin en soi, doit rejeter tout esprit national. (*Feuille*, sept. 1918, juillet 1919 et *Ecole émanc.*, 6 déc. 1919.) Elle traduit, dans la *Feuille* John de Kay et E.-D. Morel. Elle est aujourd'hui professeur agrégée au lycée de Poitiers. Marie Guillot en fait l'éloge dans l'*Ecole émancipée* (31 juillet 1920, p. 185).

la tolstoïenne Marguerite Debrit avait présentée à la conférence des femmes pour la concorde internationale (Berne, 15-20 avril 1918). Elle avait souligné la responsabilité féminine dans la continuation de la guerre. Il fallait donc arrêter le travail des munitions, renoncer à toute littérature belliqueuse, ne soigner que les malades et blessés auxquels autorisation serait donnée de ne plus se battre, enfin les femmes devaient se refuser à tout combattant (1).

Evidemment, ce texte une fois voté, il n'y avait plus qu'à tirer l'échelle. O merveilleuse logique !

§ III

Après Guilbeaux, la cheville ouvrière la plus active du plan germano-russe fut incontestablement JEAN DEBRIT.

Fils de Marc Debrit, qui fut, pendant plus d'un quart de siècle, directeur du *Journal de Genève*, où il publiait journellement un bulletin politique qui faisait loi dans le monde conservateur, Jean Debrit avait le pied dans l'étrier, et pouvait prétendre hériter, un jour, du siège — on pourrait presque dire le trône — paternel (2).

Pendant l'affaire Dreyfus, le Suisse Marc Debrit et son journal furent violemment dreyfusards (3). Il correspondait avec Zola, Reinach, Scheurer-Kestner,

(1) *Feuille*, 24 avril 1918. La motion Marg. Debrit fut votée par 32 voix contre 24. Guilbeaux s'en moqua.

(2) F. de Spengler, *Art libre*, nov. 1920, p. 198.

(3) « Comme la presque totalité de la presse mondiale » (*Ibid.*, déc. 1920, p. 217). Guilbeaux a signalé dans *Demain* l'analogie de la guerre et de l'Affaire (oct. 1917, p. 332).

Labori. Un grand portrait du général Picquart « figurait au-dessus de sa table de travail. Ce portrait se voit, aujourd'hui encore, dans la bibliothèque de Jean Debrit ».

Tout le préparait donc au rôle internationaliste et germanophile qu'il allait jouer en 1914. Auparavant, il fut correspondant à Berlin et à Londres, du *Journal de Genève*, dont la mort de son père le chassa. Il était devenu correspondant genevois de l'agence Havas. Remercié bientôt, il créa dès 1914 avec des fonds boches, l'illustré quotidien la *Guerre mondiale*, qui plut un temps par son jeu de cartes mobiles. Puis, il lança la *Nation* avec Maurice Rambert, devint rédacteur en chef de *Paris-Genève*, d'Hartmann, et quand ce journal fut interdit, il fit paraître, le 28 août 1917, la *Feuille*, qui fut, sous des dehors humanitaires, strictement l'organe le plus *anti-français* qui se puisse concevoir.

Ce journaliste, chassé de partout, devait tout naturellement accuser ses confrères d'être causes de la guerre. En mars 1916, il proposait — le péril rouge lui paraissant lointain, le bon compère ! — d'organiser un bureau de vigilance internationale de la presse, de tendance extrême-gauche, y voyant la plus sûre garantie pour la paix du monde. Il conférenciait à l'Athénée de Genève sur les origines de la guerre. Ses amis louaient sa « clairvoyance, sa vision des origines et du sens de la tuerie... » [1]. Un de ses livres portait ce titre significatif : *Révolution ou paix boîteuse*. Il maudissait Clemenceau, « l'homme de la revanche », soutenait Caillaux et Sadoul. C'est

(1) *Tablettes*, août 1917, p. 7.

lui qui, dans la *Feuille*, tenait la rubrique : « A notre humble avis ». Nul ne fut plus fourbe et plus captieux. Toute sa philosophie politique tient dans cette formule :

Tant qu'un socialiste n'aura pas le courage de déclarer que le devoir de tout parti socialiste, est, en effet, de travailler de tout son pouvoir à la défaite de son propre gouvernement, s'il n'a pu l'empêcher d'entrer en guerre, il n'y aura pas de véritable internationale, et toute cette agitation de façade ne sera que palabre et mensonge.

Aussi bien, dès son apparition, la *Feuille* disait fort nettement ce qu'elle voulait être. Sa déclaration liminaire porte qu'elle sera un « commentaire rapide, strictement objectif et impartial » des événements, soutenant le « seul point de vue *suisse*, c'est-à-dire une vision *européenne* de ce qui divise le monde aujourd'hui en deux camps *d'apparence* inconciliable ». Comme au temps de l'affaire Dreyfus, les passions déchaînées soulèvent une minorité et la dressent pour la conquête de la France [1].

Retenons cette expression et ce dessein de chambarder notre pays pour le profit de quels intérêts?

---

[1] 28 août 1917. La *Feuille* quotidienne disparut le 29 mai 1920. Elle devenait hebdomadaire à partir du 12 juin, pour propager toujours « l'amour sans frontières ». Debrit ne croit plus au pacifisme, pourtant. Rendant compte du Congrès international des mineurs et de sa décision de décréter la grève générale en cas de mobilisation, il écrit (*Feuille* du 14 août 1920) : « Je contemplais, du haut de la galerie, cette foule de têtes moutonneuses... Et le cœur me serrait de songer qu'un jour prochain peut-être, au premier appel du clairon, avec une docilité semblable, ils partiraient tous, jusqu'au dernier. »

Les mêmes toujours : Allemagne et révolution internationale, auxquelles la France oppose le plus grand et insurmontable obstacle (1).

Une des particularités de la *Feuille* fut le dessin journalier de FRANZ MASEREEL, déserteur belge. Né à Gand, il arrivait fort misérable à Genève au cours de 1915. « Ce que fut là sa vie pendant des années, ses propres amis peuvent seuls en témoigner... Dès 1916, il appartenait au travail corps et âme (2). »

Effectivement, il devint le dessinateur au service des membres de la colonie rollandienne soulevée contre l'Europe. Son rôle fut d'orner leurs œuvres de bois gravés. Il est donc, à ce titre, né de la guerre. Sa méthode est puissante et brutale, comme celle de son thuriféraire Jouve, qui l'appelle le « Van Gogh du blanc et du noir » (3). Nous ne retiendrons que son *Pax* des *Tablettes* : un homme dressé tend les bras, portant un enfant sur sa tête, tandis qu'une femme se tient timide derrière lui. J. Mesnil le compare au vieux Bruegel, auteur de diableries. Bazalgette reconnaît en lui le triomphe de l'homme moderne d'après Whitman, en qui s'oppose « le jeu tragique et truculent de ces deux puissances : la foule, l'individu ».

Faut-il admettre, avec Jouve qu' « aucun artiste

(1) La *Feuille* fut, en tout et pour tout, anti-française violemment. Le 22 oct. 1919, elle annonçait 100.000 hommes emprisonnés en France. De même, Guilbeaux soutient Mohammed Bach-Hamba, directeur de la *Revue du Maghreb*, partisan de la révolte des colonies.

(2) Jouve, *Human.*, 6 nov. 1921.

(3) *Aube*, 1er oct. 1918, p. 439.

n'a plus de signification en notre temps » ? Faut-il voir en lui l'expression, l'intensité du vrai portée à sa dernière limite, le *survrai* hallucinatoire? Plus expressives encore sont ses œuvres toutes personnelles : *Mon livre d'heures, Soleil, Idée.* « Ce primitif laissera sur notre société de guerre le plus terrible témoignage. Croyez-le bien, nous vivons dans une humanité de Masereel. Retenez cette parole : on la redira avant cinquante ans. »

Si Jouve a raison, à cette date ce sera fini de l'Europe. D'autres peuples, d'autres générations sociales auront levé sur elle.

La *Feuille* avait pu vivre grâce aux libéralités d'un riche Américain, qui avait fait au Mexique une fortune colossale, JOHN DE KAY. Un jour vint où il ne put plus se faire avancer les sommes indispensables. Des collectes ouvrières furent faites, en vain (1).

Un autre mécène avait soutenu les *Tablettes*, dont « l'attitude sans compromission aucune » le fatigua bientôt (2). Cette revue mensuelle de huit grandes pages, qui se vendait 20 centimes, paraissait chez Noverraz, sous la direction de Salives, dit CLAUDE LE MAGUET. Rédigé « en camaraderie » (3), elle parut d'octobre 1916 à janvier 1919, comptant ainsi 27 numéros. Tolstoï en fut l'idole. Mais on se chargeait bien de le dépasser.

Dès le début, le mot d'ordre est : *Réagissons,*

(1) Son ancêtre paternel fut le premier trésorier de la colonie hollandaise débarquée en Amérique en 1641. (*Feuille*, 9 juillet 1919).

(2) F. de Spengler, *Art libre*, nov. 1920, p. 197.

(3) *Demain*, nov.-déc. 1916, p. 378. Des lectures populaires étaient organisées pour l'hiver.

faisons des hommes ; l'éducation est la grande coupable ; que les travailleurs prennent garde à l'illusion d'un âge d'or qui suivrait la guerre. L'Allemagne offre la paix. Mais « il n'y a de paix durable que dans la liberté des hommes de disposer d'eux-mêmes ». Non, il ne faut pas admettre que les événements soient souverains. Travaillons à réaliser « ce que nous voulons ».

« La bête ne nous aura pas ». Contre la force, quelle qu'elle soit, il faut s'élever. Même le sport est une survivance de l'instinct bestial. Qu'on ne parle pas davantage du progrès. « Le Progrès, c'est notre géhenne économique et c'est la guerre. » Quant à la patrie, ça ne compte pas. « Suis-je Français? Il paraît, mais ce n'est pas de ma faute. Et je suis résolu à n'en pas moins rester un homme... Ma nationalité me réservait une place dans les tranchées, côté du droit et autres balançoires. Je l'ai refusée (1) ». Malheur à ceux qui fusillent les espions, car « plus rien n'habitera leur cœur ». Les insoumis sont les bienvenus aux *Tablettes*.

En mars 1918, le grand *leitmotiv* est *Tout pour la paix*, comme le relève Guilbeaux dans *Demain*. Là aussi, quelle haine contre Clemenceau, car « l'homme qui fait la guerre ne badine pas » ! Lorsque commence la grande offensive finale, combien il est affolant d'y songer !

On a frissonné à la pensée d'une victoire possible de l'un des belligérants. Celui-ci ou l'autre... Une seule arme pour se défendre de l'esclavage, une arme qu'on

(1) *Tablettes*, janv. 1919, p. 5 ; nov. 1917, p. 6. On insiste sur la solidarité dans les camps de prisonniers (juillet 1918).

porte en soi. Et ceux qui s'asservissent à un maître se soumettront à tous [1].

La voilà dans toute sa netteté nue, la révolte de l'individu contre la société !

Aussi, avec quelle horreur la victoire est accueillie !

A des vainqueurs, écrit Le Maguet en octobre 1918. Le sort des armes en a décidé. La victoire est à vous, camarades français... Vous voilà vainqueurs, mes bons boulots de France. Vainqueurs ! A des laborieux, ce nom sied comme un caparaçon à un cheval de fiacre. — Crânez bien, allez... Mais ne venez plus nous jouer votre comédie idéaliste ! Quoi ! Du laurier à la boutonnière, vous répéteriez les meetings antimilitaristes de naguère ! On y verrait les mêmes farceurs... Oh ! incurables gobeurs, vous en contenterez-vous !...

Vous n'avez même plus votre République, alors que les Allemands se délivrent de leur régime !

En dehors de l'individu, aucune force sociale ne compte. Toute autorité est esclavage.

Le Maguet l'avoue avec franchise : « Nous sommes les vrais révoltés, ceux de toujours. » D'après lui, il n'y a qu'un intérêt commun à tous : la liberté absolue. Le problème social, la lutte des classes sont choses morales. Pas besoin d'Internationale. « Aujourd'hui, le drapeau rouge est en berne. » Sur cette affirmation, Salives clôt sa prédication anarchique.

Telles sont les *Tablettes*, « très militantes contre l'ennemi commun » [2].

---

[1] *Ibid.*, juin 1918, p. 8.

[2] Martinet, *Vie ouvr.*, 7 sept. 1919. Jean de Saint-Prix y publia son premier écrit contre la guerre : *Lettre aux Suisses*, en août 1917.

Cela s'explique. Le Maguet se glorifie d'avoir été l'élève de Paul Robin à Cempuis (1), comme il se glorifie de n'avoir pas fait son service militaire : il est réfractaire de toujours (2). A Dorgelès qui a écrit : « En août 1914, tous les révolutionnaires sont partis : les pleutres seuls se sont sauvés » ; il répond :

Le sentiment de crainte devant le danger n'a rien de bas, il est naturel à l'homme... Je dis qu'il est beau de s'y soustraire par simple peur, alors que par une peur plus grande tout le monde s'y soumettait (3).

Voilà à quelle définitive lâcheté conduit l'individualisme absolu ! La vie virilement acceptée n'est-elle pas un perpétuel sacrifice? La dose d'altruisme sans laquelle toute société croulerait n'est-elle pas faite de pur don de soi, d'acceptation joyeuse de la douleur? Se dévouer, c'est consentir à mourir. Le Maguet était digne d'écrire aux *Cahiers idéalistes*, en mars 1922 : « La littérature compte bien peu d'hommes vrais. »

Tous les fidèles de Romain Rolland n'avaient point l'âpreté sinistre, la noirceur d'âme et d'idéal de ces soi-disant amants de la vie et de l'universel amour que sont Guilbeaux, Jouve, Debrit, Masereel et Le Maguet. Un philosophe, maître de conférences

---

(1) *Feuille*, 21 nov. 1919.

(2) Avant 1914, Le Maguet, fixé en Suisse en 1913 connaissait Guilbeaux depuis cinq ans. Il apprit par sa lettre ouverte à R. Rolland qu'il était demeuré fidèle. « L'internationalisme de Guilbeaux est sans paille et sonne franc. » Il a tort de se lancer dans la politique ; « il finira par y voir moins large. » (*Tabl.*, déc. 1917, p. 8.)

(3) Cf. *Humbles*, mars-avr. 1920, p. 10.

à l'Université de Genève, un psychanalyste, L. CHARLES BAUDOUIN est d'autre trempe.

Il passe pour le principal collaborateur du *Carmel*, fondé à Genève, en février 1916, par le poète Henri Mugnier, auteur d'une *Couronne à la France*, qui célèbre ses impérissables destinées. Ce devait être « la montagne sainte de la Pensée et de l'Art, la voix du ciel de l'âme ». Y collaboraient : Spitteler, Verhaeren, Zweig, Ryner, Brulat, Poinsot, Spiess, etc. Ses prétentions avaient été hautes. Bientôt, Guilbeaux, qui la trouvait trop pâle, trop humainement pacifiste, la qualifia de « publication amorphe ».

Baudouin y donna des sonnets « indiciblement pauvres », *Eclats d'obus* (1), *Baptismales*, puis *L'arche flottante*. Commentant le livre de Pierre Bovet, directeur de l'Institut J.-J. Rousseau : *L'instinct combatif*, il écrit : « La guerre est une forme de sadisme et de débauche, elle est la grande prostituée. » Il faut sublimer cet instinct, comme en donna l'exemple Tolstoï (2). Lui aussi, il défend R. Rolland « calomnié » et la révolution russe.

Mais son art témoigne d'une insensibilité grande. Ainsi sa pièce : « Sous le baptême et l'accolade des balles » :

---

(1) *Demain*, nov. 1917, p. 86. « Banalités », écrit Lebarbier (*Humbles*, mai 1919, p. 21).

(2) *Tablettes*, févr. 1917, p. 4. Baudouin a écrit un *Tolstoï éducateur*. Il ne manque pas de vues philosophiques sur l'art. Il pressent un art synthétique renouvelé du geste, qui, réunissant les deux facteurs espace et temps, « rend au mouvement sa liberté et fait œuvre de synthèse ; il est *une mélodie plastique*.» (*Art libre*, févr. 1921, p. 27.)

Je garde en mes yeux une vision qui à la fois les rafraîchit et les brûle.

J'ai vu l'Aphrodite de l'aube se lever de la mer des brumes...

Et vous voudriez que je m'attriste et que je désespère, car les hommes s'entre-tuent.

Vous voudriez que je m'arrache les cheveux devant les villes abattues !

Certes, il est bon de s'attendrir sur les victimes.

Mais notre mort et la mort de nos villes... ne comptent pas au prix des richesses inépuisables de la vie et des globes.

Ces individualistes, pour qui, prétendûment, seul compte l'homme, finissent par s'en désintéresser totalement. Qu'y a-t-il donc dans leur âme?

Ce poète d'allure biblique cultive son *Carmel intérieur* où il prétend trouver « le seul bois imperméable à la haine ». Les hommes se battent, les grotesques, pour la possession de la Terre. Mais « qu'est-ce donc la Terre dans l'infini du monde, et qu'est donc votre vie dans l'Eternel? » (1).

Comme c'est bienfaisant de philosopher, n'est-ce pas? Mais vraiment, de quoi se mêle cet homme qui, la guerre durant, se prélassa en Suisse, et qui a le toupet d'écrire un *non* ! qui renâcle devant la paix?

Non, ce n'est pour ça qu'on a vécu quatre ans
Dans la boue jusqu'au ventre et la mort jusqu'à l'âme.
Non, ce n'est pas pour ça qu'on a râlé quatre ans.
Et l'oreille est encore hantée de ce grand râle (2) !

Quand, quatre ans durant, on n'a dormi que dans

(1) *Cah. idéal. fr.*, janv. 1918, p. 368-369.

(2) *Clarté,* 29 mai 1920.

son lit, un seul droit reste : celui de se taire ! Le tolstoïen Baudouin est un petit personnage.

L'héritier littéraire de Tolstoï, Paul Birukoff, semble fait de la même étoffe pacifiste humanitaire. En juin 1917, il s'enflamme aux nouvelles russes. Apprenant que la peine de mort y est abolie, il écrit : « Ne sent-on pas, au milieu des tumultes de la guerre et de la révolution, une brise douce de pitié et d'amour?... Le monde soi-disant civilisé se hérisse déjà contre le danger de devenir humain (1) ».

Gorelik, juif russe, écrivait aussi dans les organes défaitistes. En janvier 1919, il fut, avec d'autres, expulsé de Suisse pour avoir fomenté un complot bolchevik (2).

§ IV

La *Feuille* de Jean Debrit parut, avons-nous dit, le 28 août 1917. C'est le moment où les chefs bolcheviks, partis de Suisse, s'apprêtaient à réaliser leur plan, depuis si longtemps concerté, de s'emparer du pouvoir. La colonie d'intellectuels qui entourait Rolland avait été en relations étroites et constantes, par Birukoff et Guilbeaux, avec ces professionnels de la révolution. Le moment était donc venu de tenter l'explosion générale, prodrome de la sub-

---

(1) *Tabl.*, juin 1917, p. 3. Né en 1860, ancien élève de l'Académie de Marine, Birukoff cultive le sol. Il habitait Onex. Son fils eut maille à partir avec les tribunaux militaires. En août 1921, il fut envoyé à Genève par le malheureux Comité panrusse de secours aux affamés.

(2) *Feuille*, 22 janv. 1919.

version universelle : *les peuples, pour obtenir la paix, devaient renverser leurs gouvernements* (1).

C'est précisément à cette époque que parut à Lausanne une revue nouvelle, l'*Aube* (2), sous la direction de PAUL GOLAY (3). Le 22 décembre 1917, celui-ci semble bien avoir mangé le morceau. Après avoir affirmé qu'en Angleterre, les gens « chics » eurent des audaces inouïes, il écrit :

La crise ne peut se dénouer que d'une façon. Par le réveil des peuples, le grand acte révolutionnaire, l'acte de foi, d'audace... qui, de cette guerre atroce, suscitera un monde nouveau... *L'œuvre de Lénine, de Trostky ne sera pleinement efficace qu'à condition d'être secondée par le prolétariat des puissances centrales*. Et pour la millième fois, nous répétons : *Nul plus que nous ne désire la révolution allemande impitoyable et définitive*. MAIS ALORS DANS QUELLE SITUATION SERONT LES GOUVERNEMENTS DE TOUS LES PAYS? Maintenant, c'est la crise. La grande... Il faut liquider. Qui sera le vainqueur : La Mort ou la Vie ?

---

(1) Nous ne tenons pas pour anodine l'adresse collective à Gorki de Birukoff, Debrit, Guilbeaux, Jouve, Le Maguet, Masereel, R. Rolland, publiée par les *Tablettes* et la *Nation* d'août 1917 : « La cause d'un esprit libre est celle de tous les esprits libres du monde. » Dans la nuit du 6-7 août 1917, une réunion secrète avait lieu chez Guilbeaux, entre Hartmann, Debrit, Birukoff, etc., pour révolutionner la France. (Jean Maxe, *De Zimmerwald au bolchevisme*, p. 89, note.)

(2) Elle parut assez irrégulièrement du 1er sept. 1917 au 1er nov. 1918. Les principaux collaborateurs étaient Gloor, Jouve, Natacha Rostowa, etc. Gloor, étudiant en médecine, fut condamné à 3 mois de prison pour avoir poussé les soldats suisses à la désobéissance. (*Feuille*, 4 févr. 1919.)

(3) Golay écrit aussi sous le pseudonyme de R. Jubert.

Voilà bien, nu, dépouillé, éclatant dans son horreur, le plan sinistre : la révolution bolchevique doit, *par l'Allemagne*, gagner le monde. Le tsar rouge de Moscou n'a pas varié sur ce thème central. Toujours c'est ce but immédiat qu'il entend réaliser.

Aussi, à mesure que la guerre s'avançait et que la balance décidément penchait du côté allié, les mots d'ordre se faisaient plus pressants, l'activité subversive se multipliait. « Nous revivons les temps angoissés des premiers jours de la guerre », écrivait, le 15 avril 1918, René Jubert, le défenseur du « bon larron » Malvy. « Paris vit des heures douloureuses, angoissées », répétait-il le 15 juin. Mais la révolte grandit et devance les chefs.

Avant tout, il s'agissait de rompre la puissante armature morale de la France. Que d'ingéniosité fut dépensée en vain sur l'autre flanc du Jura !

Puis, quand la victoire parut, comme par enchantement, ces feuilles tombèrent, emportées par le vent (1).

Pendant un temps, nombreuses avaient été ces guêpes bourdonnantes et malfaisantes. A celles que nous avons citées, il faudrait ajouter : *Cœnobium* d'Enrico Bignami, revue italienne-française paraissant à Lugano (2). Dès le début de 1915, elle lançait un appel pour la ligue des pays neutres ; partis socialistes, Universités et Parlements étaient invités. « Ces phalanges deviendront une armée irrésistible »

(1) Ainsi, l'*Internationale Rundschau* (*Feuille*, 7 mars 1919). Les Empires centraux déchus lui faisaient « grise mine ».

(2) Y écrivaient : R. Rolland, Seippel, Forel, le défroqué Marcel Hébert, etc. Bignami avait participé à la 1re internationale et était un des fondateurs du parti socialiste italien. Il mourut à soixante-dix-sept ans, en oct. 1921.

et formeront le « glorieux noyau de la confédération des peuples d'Europe. » La devise de *Cœnobium* était : « Tout comprendre pour tout aimer ». Platzhoff-Lejeune s'y élevait contre la « psychose des belligérants ». Bignami disait encore : « Gare à vous, hommes, mes frères, qui... avez semé le vent des massacres et de la destruction : vous récolterez la tempête (1) ! » Nous connaissons ces formules du rollandisme bolchevisant.

La *Voix des jeunes* d'Humbert-Droz reparaissait en mars 1917, après la chute du tsar. En mai 1917, *Aujourd'hui* de Marcelle Albert prétendait à former « les hommes de demain » ; en avril, c'était *Le plus grand monde*, organe international de Lovag, Lunatcharsky, Manouilsky, Roubakine ; puis la *Nation* (en juin), la *Revue politique internationale* de Roubakine, *Guerre et paix* de la Polonaise Dr Marie de Rusiecka ; les *Voies nouvelles* de la Fédération romande des socialistes chrétiens, fondées pour dire la vérité (2) ; *Juventus*, journal bi-mensuel, rédigé exclusivement par des élèves ; le *Semeur*, pamphlet clandestin, où il était dit : « Nous n'ignorons pas que si nous reconnaissions aujourd'hui la nécessité de la défense nationale, il nous faudrait demain reconnaître l'utilité du militarisme qui la prépare et l'assure (3). » Il y avait enfin la *Revue mensuelle* de Charles Bernard, où, au milieu de recettes culinaires ou hygiéniques, on soutenait, dès le mois de décem-

(1) *Tablettes*, août 1917, p. 5.

(2) Collaborateurs : Birukoff, Gloor, Humbert-Droz, pasteur Ragaz, etc. Il faudrait ajouter la *Revue internationale* anglo-française de Zurich.

(3) Cf. *Demain*, juillet 1916, p. 56.

bre 1914, la non-résistance : suprême loi de la vie sociale et que la guerre est une folie (1) ; elle glorifia R. Rolland.

L'armée pacifiste intellectuelle était donc bien équipée et copieusement munie. Nous en avons présenté les principaux chefs. Se firent remarquer aussi : le vieux biologiste FOREL, qui délaissait les fourmis pour écrire à son ami Lunatcharsky jusqu'en Russie et s'occuper de la mission Ford pour la paix ; le peintre HODLER (2), BENRUBI, qui étudie dans la *Feuille* le « platonisme bergsonien » et soutint qu'il n'y a pas de philosophies nationales ; BRODA, enfin, l'organisateur de la soi-disant Ligue pour la défense de l'humanité (3).

Mais, comme le souhaite Paul Colin (4), c'est dans *la vie des coulisses* du défaitisme qu'il eût fallu entrer, tandis que nous sommes obligés de n'en juger que du dehors. Schickele dans son *Genfer Reise* ne s'en tient qu'à des généralités vagues ; même les renseignements du *Tagebuch* de Fried sont insuffisants.

Toutefois le tableau d'ensemble que nous traçons est fondamentalement vrai et on ne le refera pas.

Les tendances pacifistes qui se manifestèrent en

---

(1) Théorie du professeur Gaupp, de Tubingue (*R. Mens.*, juin 1915, p. 702).

(2) H. Van de Velde l'appelle le « plus grand peintre » de la Suisse. Ses tableaux dynamiques étaient une « architecture animée » agréable à la sensibilité germanique. (*Art libre*, juillet 1920, p. 136-138.)

(3) Avaient adhéré immédiatement : Forel, Naquet, Longuet, Ramsay-Macdonald, Förster, Magalhaes Lima, etc. (*Demain*, mars 1916, p. 190.)

(4) *Art libre*, juillet 1921, p. 102.

Suisse, au cours de la guerre, allèrent de la neutralité glaciale à la résistance agressive.

Il y a dès longtemps en Suisse, à Genève surtout, une vieille tradition d'esprit *européen* et d'indépendance intellectuelle, dont Seippel, l'ami de Rolland, a tiré les conclusions que voici :

Nous pourrions et nous devrions conserver notre sens critique, et, si nous savions le faire en nous garantissant des préjugés aveugles que nous imposent nos voisins, nous ne tarderions pas à acquérir une très grande autorité morale... Notre peuple est parfaitement sain, nous ne devons pas le pervertir (1).

De cet avis était le Dr Adolphe Ferrière, quand il disait : Ma patrie, l'Europe (2). Un actif champion de cet esprit fut Ed. Platzhoff-Lejeune, qui, étudiant le sentiment dans la Suisse allemande, écrit que ce peuple, « lent à parler et un peu dur à comprendre », n'admet pas que personne ait le monopole de l'innocence, de la liberté, du droit et de la civilisation. « Les peuples en guerre autour de nous me sont tous sympathiques » : la neutralité exige cette attitude. La prudence espère et veut donc l'absence de victoire, l'équilibre serein qui n'arbore aucun drapeau et rejette ces « sympathies ardentes » qui servent l'un des belligérants. Plus tard, il se fera plus agressif contre le militarisme, « maladie endémique chez tous les peuples qui nous entourent » (3).

Platzhoff-Lejeune loue pour sa neutralité prudente le biographe de Baudelaire, Gonzague de Reynold,

(1) Cf. *Demain*, janv. 1916, p. 55.

(2) *Carmel*, juillet 1916, p. 64.

(3) *Demain*, oct. 1916, p. 219-226. *Feuille*, 2 mars 1918

qui souhaitait l'alliance des intellectuels, afin qu'ils se mettent au-dessus des passions suscitées par la guerre et gardent « l'équité supérieure des esprits libres », l'existence de la Suisse supposant nécessairement le maintien de « la communauté humaine ». Cependant, Reynold, désigné comme chef du bureau des conférences à l'état-major de l'armée, savait fort bien qu' « il faut que la Suisse entière soit prête et forte, forte militairement et forte moralement » (1).

Désarmer, pour une nation, c'est se condamner à mourir, n'est-ce pas? (2).

Mais, en Suisse il y avait également une tradition protestante contre le service militaire. En 1903, le pasteur Pettavel soutenait les réfractaires (3). Edouard Rod s'était élevé contre toute guerre. Le Congrès socialiste de Berne en 1917 se prononça contre la défense nationale. Le cas Baudraz fit quelque bruit, et la discussion fut ardente chez les pasteurs. Celui de Chesalles, Vuilleumier, était opposé à tout encasernement. Le plus violent des antimilitaristes suisses était alors le jeune ministre Jules Humbert-Droz, qui encourut six mois de prison pour refus de service. Sa défense devant le tribunal parut en brochure : *Guerre à la guerre* ! *A bas l'armée* ! (4).

(1) *Revue mens.*, avril 1915, p. 636 ; juin 1915, p. 680.

(2) G. de Reynold, Hœberlin auraient voulu, quelques mois après le début de la guerre, fonder une *Revue des Nations* pour renouer les liens intellectuels. Lavisse et Lanson refusèrent. (*Demain*, janv. 1916.)

(3) Humbert-Droz, *Aube*, oct. et nov. 1918.

(4) Le cas d'Humbert-Droz est trop typique ; il vaut qu'on s'y arrête. Né en 1891 à la Chaux-de-Fonds, il fut étudiant en théologie protestante et président de la section de Zofingue. En 1912, il est suffragant à Lyon. Dn 1913, il soigne les épileptiques de Béthel, en Allemagne ; il y devient antimilita-

Depuis, touché par la grâce bolchevique, il est devenu partisan acharné de l'armée rouge révolutionnaire (1).

Aujourd'hui, le militariste Humbert-Droz flagelle durement les pacifistes tolstoïens :

Seuls des égoïstes, enflés d'orgueil spirituel et de propre justice, pouvaient être satisfaits de leur solution individuelle. Ils devaient réduire le problème comme la solution à leur personne, et affirmer cyniquement : J'ai fait mon « salut », que chacun fasse le sien comme moi. *Il n'y a pas de salut individuel, en dehors du salut collectif* (2).

Ainsi l'individualisme révolutionnaire logique aboutit au bolchevisme, au *communisme guerrier*.

riste, est menacé d'expulsion. Pasteur en 1914, il est chassé de Suisse pour ses opinions, devient suffragant d'église française en Angleterre ; il y prêche l'antimilitarisme. Devient rédacteur à la *Sentinelle*, refuse la visite sanitaire en février 1916 ; condamné le 23 mai, arrêté le 6 juillet, après 15 jours de mariage. Passe devant le tribunal militaire de Neuchâtel le 26 août, est défendu par le réfractaire Charles Naine. (*Aube*, 1er mai 1918, p. 256 ; *Demain*, nov.-déc. 1916, p. 381.) Daudet l'accusa avec raison d'avoir été un des principaux agents de liaison entre Malvy et le gouvernement allemand. (*Action franç.*, 12 oct. 1920.)

(1) Dans le *Phare* qu'il dirigea longtemps, il écrit (oct. 1920, p. 5) après un voyage en Russie : « L'armée rouge — et je me fais un devoir d'autant plus grand de le dire que j'ai été adversaire de toute armée — est devenue non seulement la sauvegarde de la révolution, mais un foyer de culture communiste, une grande école où le soldat... discipline sa volonté et apprend à vaincre sa mollesse de caractère... *Elle réalise ce que je croyais irréalisable, une armée de civilisation.* » Il sait aussi que *l'armée rouge russe devra, au besoin, combattre hors de la Russie,* « pour soutenir l'offensive intérieure et frapper dans le dos la bourgeoisie. » (*Phare*, avril-mai 1921, p. 413.)

(2) *Phare*, févr. 1921, p. 285 ; *Avant-garde communiste*, 15 avril 1921.

Cependant, toutes ces revues, tous ces auteurs reconnaissaient Romain Rolland comme leur chef intellectuel ; l'idole était déifiée. Quand, écrivant à l'*Internationale Rundschau*, il feint d'être découragé, la *Revue Mensuelle* le plaint au nom des « milliers d'admirateurs » sur lesquels *extrême* est son influence. Aussi, reprend-elle l'enquête que doivent abandonner les *Hommes du jour* ; et Rolland, tout ragaillardi, écrit à Pioch :

Je vois que vous continuez vaillamment votre aide fraternelle. Je ne suis ni découragé, ni désabusé... Ma foi est inébranlable Je suis convaincu, aujourd'hui comme il y a un an, que la guerre actuelle est un suicide européen (1).

Charles Bernard le défend par tous les arguments : son impartialité, pense-t-il, « a fait bondir les chauvins ». Tour à tour, de simples poilus, Albert Doyen, de Lacaze-Duthiers, Poinsot, le rédacteur au *Rappel* Goldsky (2), Delesalle et le peintre-verrier G. Dupin, Brulat, Follin, l'assurent de leur gratitude. Han Ryner écrit : « La gloire de la France, c'est d'être humaine... L'avenir dira qu'il a sauvé l'honneur de la France. » Un artiste dramatique, A. B. (peut-être A. Bour?) soutient qu'il a « ressuscité la conscience de l'Europe ». Vandervelde n'aurait-il pas dit à Marcel Hébert qu'*Au-dessus de la Mêlée* était le « plus formidable réquisitoire contre l'Allemagne »? Et un lieutenant français, deux fois cité, aurait avoué à Pache-

(1) *Revue mens.*, oct. 1915, p. 43. Pioch lui avait écrit, le félicitant de *servir*, comme jadis Prométhée.

(2) Rolland est « le traducteur fidèle de nos consciences angoissées ». (*Ibid.*, mars 1916, p. 211.) *Juventus* consacre un numéro spécial à Rolland.

Tanner, de Lausanne : « Notre homme à nous, sur le front, c'est Romain Rolland. Nous avons fait le sacrifice de notre vie, mais nous ne voulons pas mourir en haïssant. » Même un ancien directeur de l'école normale d'Adana, en Cilicie, Sadreddine Djelal, lui avait écrit une lettre ouverte qui le fit révoquer.

Au besoin, on ripostait contre les malencontreux critiques qui prétendaient à le blâmer. Au doyen honoraire de la faculté des lettres de Montpellier, Ferdinand Castets, Lonchamp et Wissa répondent : Rolland est comme Goethe, un *Weltbürger*. On charge Henry Bataille qui a dit : « J'ignore *Au-dessus de la mêlée* », ou Camille Mauclair, lequel a publié contre Rolland dans le *Phare de la Loire*, un article « odieux ».

Bref, ses amis de Suisse avaient organisé, autour de l'idole, qui restait dans l'ombre du sanctuaire, inviolée, inaperçue, mais dictant les manœuvres, une garde disciplinée et fervente ([1]).

Et toutefois les attaques vinrent, car il y avait de quoi. Willy (Gauthier-Villars) passe pour leur ennemi, dans *La Suisse*. De Traz engagea la bataille dans le *Journal de Genève*, en octobre 1917 ([2]). C'est lui qui avait dit : « Je mets *Demain* au panier ». S'il croit sincère Rolland, ce « faux Christ des nations », il

---

([1]) *Demain* (oct. 1917, p. 397) raconte d'après Wullens (*Ce qu'il faut dire*, 22 sept.) l'aventure arrivée à Robert Petit qui, fondant *Le Symbole*, « feuillets d'art et de pensée », et ayant demandé leur collaboration à Rolland et Guilbeaux, ne publia qu'un cahier, parce que Pierre Louys, à qui Paul Fort l'avait présenté, le prit pour secrétaire, à condition de renoncer à la collaboration souhaitée. Il était « si jeune et ce fut si tentant ».

([2]) Sous le titre : Romain Rolland et ses disciples.

refuse semblable crédit à Le Maguet. La *Neue Zürcher Zeitung* continua, accusant l'anarchiste Guilbeaux d'être l'ennemi de la nation suisse. « Lénine est parmi ses collaborateurs : tout est dit par là. Romain Rolland est aussi, il est vrai, sur la liste. Mais, il me semble que le père de *Jean-Christophe* est ici tombé parmi les voleurs. » (1)

Aussitôt, comme mue par un ressort, toute la bande défaitiste fit front et para pour la réplique. A de Traz, Jouve répondit, dans les *Tablettes* de novembre 1917 :

Socialistes ou libres esprits sans doctrine, mais voulant également le renouvellement d'une société condamnée dans son ensemble, il y a effectivement des hommes réunis aujourd'hui en Suisse, et qui combattent contre la guerre avec les armes qu'ils ont : revues, conférences, œuvres d'art... Ce sont des voix exilées (2)... C'est là une voix, Monsieur, qui ne peut se faire entendre dans son pays en guerre, où la liberté et la vérité n'existent plus... Dans quel but ? Dans un seul but de vérité et de conscience, Monsieur. Cela se suffit. Il faut que ces choses soient dites, criées... Je vous dirai volontiers avec Voltaire que la France n'est à nos yeux qu'un coin de l'univers.

Rolland est une « figure française européenne » (*sic*) (3). Guilbeaux estime que ses « erreurs ressemblent à celles d'un héros ou d'un saint », mais il ne

---

(1) *Feuille*, 27 juillet 1918. Rolland répondit : « Je ne suis point de ceux qui abandonnent leurs amis... Je ne partage point ses idées politiques ; mais j'estime sa foi et son courage. » (*Ibid.*, 30 juillet.)

(2) Exilées volontaires, dirons-nous, donc traîtresses.

(3) Jouve, *Feuille*, 8 août 1918.

condescend pas à se dire son « disciple » ; il est son *ami* (1).

Certes, aujourd'hui, Jouve peut jouer à l'extravagant et faire la roue comme le paon :

L'injustice a le monde entier
Trépidant sous sa main morte.
Mais un homme peut toujours
Refuser toute sa patrie...

Il restera le bonheur
De notre exil sous les pierres,
Quand nous sauvions l'univers (2)...

En 1918, il faisait moins le farand. Effectivement, âprement fiévreuse fut leur peur, quand Guilbeaux et Münzenberg (3) furent chassés du territoire helvétique. C'est l'antimilitariste Gloor qui en fait dans l'*Aube* l'aveu dépouillé d'artifice. Misiano (4) se morfondait à Zurich, tandis que Jouve, Masereel, Romain Rolland se demandaient où cacher leur gênante personne (5)...

---

(1) *Demain*, mai 1918, p. 118, 128. Guilbeaux aurait plutôt voulu *régenter* les autres. Après avoir dit de la *Revue mensuelle* : « Il y a des héros de la pensée comme il y a des héros militaires » (juillet 1916, p. 58), il lui reproche d'admettre des articles guerriers de Herron, de tourner au « pacifisme honteux » et *faisandé* (avril 1918, p. 413).

(2) *Cahiers idéalistes*, févr. 1921, p. 6-7.

(3) Münzenberg fut longtemps secrétaire de l'Internationale des Jeunesses socialistes. Nous ne pouvons nous étendre ici sur son rôle.

(4) Le déserteur Misiano, élu député depuis, eut de longs démêlés avec les fascistes.

(5) *Aube*, 15 mai 1918, p. 260.

§ V

Tous étaient défaitistes avérés et la Suisse se devait à elle-même de se défendre contre eux. La plupart étaient, depuis toujours, « partisans de la paix la plus immédiate » : Birukoff, Jouve, Dupin, Jean Debrit, Hodler, et ils continueront « jusqu'au bout », assure Guilbeaux [1].

Dans le nº 6 de la *Nation*, en juillet 1917, le peintre Hodler écrivait, sous le titre *La dernière guerre* :

Ce n'est pas la victoire, toujours plus hypothétique et plus insaisissable, qui permettra d'éviter de nouvelles guerres. Seule *une transformation radicale du régime de la communauté internationale* réalisée par les peuples mieux éclairés sur leurs véritables intérêts peut atteindre à ce résultat. La plus grande victoire, la plus féconde, la plus durable, sera celle que le genre humain remportera sur lui-même en s'arrachant à l'étreinte du passé, en rejetant les préjugés qui le déciment, et en s'orientant délibérément vers l'idéal de *l'humanitéu ne et indivisible.*

Ce texte est admirablement clair. Le pacifisme, plus ou moins teinté de défaitisme, doit mener à la révolution, à la victoire du bolchevisme universel, au nivellement général et absolu.

Dans le *Défaitisme contre l'homme libre* (octobre 1918), Pierre-Jean Jouve a voulu présenter son apologie intégrale.

D'après lui, ils sont quelques milliers en révolte

(1) *Demain*, juillet 1917, p. 131.

contre l'esprit guerrier, qui luttent pour les peuples contre l'impérialisme, c'est-à-dire contre « une minorité pillarde ». Ils sont les consciences libres qu'il *faut* entendre, les modernes hérésiarques, dénonciateurs de la Démocratie, « cette énorme tromperie sociale », ennemis de la société actuelle qui vit de mensonges, « comme un porc vit de relavures ». Internationalistes, ils abhorent cette guerre, « fruit de *tous* les impérialismes et pan-nationalismes européens, autocratiques ou démocratiques », ils exigent une paix des peuples établie sur un plan social nouveau. Nous aimons les hommes et « nous ne céderons pas, prononce Jouve. — Nous sommes plutôt des hommes qui n'appartenons pas à ce monde de l'Etat », de cet Etat moderne, ce grand poltron, qui, bardé de fer et de mensonges, se révèle si faible devant *une conscience du monde, qui naît*. Guerre de servitude, première guerre mondiale, où tous s'avèrent coupables, puisqu'ils s'inclinent.

Mais la révolution, « chose horrible », est apparue en 1917. « Voilà la Russie : ayons pour elle une pensée d'amour. » S'orientant vers elle, il sont « *quelques hommes* seulement pour former la nouvelle Église de l'humanité ». Bien sûr, le pouvoir au peuple ne sera jamais. Mais cela est présentement « plus grand que tout : que l'élite pénètre le peuple d'amour, de vérité, de liberté », à la suite de ces deux êtres d'exception : Tolstoï, le chercheur d'Absolu, et Romain Rolland, « l'homme d'élite par excellence et le simple frère de tous les hommes ».

Qu'on ne parle donc pas de défaitisme. Vouloir délibérément la défaite de son pays, de son peuple, pour un internationaliste, c'est une absurdité et un

crime. *Nous n'avons point connu de défaitistes français* (1), affirme Jouve, péremptoire.

« On dit qu'il existait, avant la révolution, un défaitisme politique préconisé par certains révolutionnaires russes. » En dehors de celui-là, il n'y a qu'un seul défaitisme : *le défaitisme allemand.* C'est donc une chose spécifiquement allemande. *Et nous la détestons*, insiste-t-il (2). Ces partisans des démocraties occidentales veulent d'abord la défaite militaire de leur nation, *puis* la révolution : tel Zweig. Or, cet état d'âme n'est rien d'autre qu'un « patriotisme inverti ».

Jouve ajoute : « Romain Rolland partagea notre conception du défaitisme. C'est à ses yeux une basse invention gouvernementale et journalistique. »

Contrôlons donc de près ces affirmations.

Puisque Jouve donne en exemple Zweig qui, lui du moins, a le courage de crier son opinion, voyons ce qu'il dit dans la *Confession du défaitisme* (3). Nous y retrouvons le pur rollandisme.

Notre union doit commencer dans l'humain, dans le Pan-humain et c'est là qu'elle doit finir. Cessons tous pour un instant de nous soucier de l'Etat et des classes, de notre classe et de notre Etat ! Ne songeons qu'à l'humain, à l'homme individuel, à cet homme martyrisé... Soyons des défaitistes ! *Seien wir Flaumacher* ! *Siamo disfattisti* ! Qu'il nous soit une arme [ce mot]. Comme jadis les gueux, emparons-nous du cri de haine lancé par nos ennemis, de leur insulte faisons notre orgueil, de leur mépris faisons notre

(1) *Romain Rolland vivant*, p. 234, 241.

(2) *Le défaitisme contre l'homme libre*, p. 30.

(3) *Friedenswarte* de Fried ; *Tablettes*, juillet 1918, p. 8.

honneur... Crions-leur constamment : Notre idéal et le vôtre sont en opposition. *Nous sommes vos ennemis et vous êtes les nôtres* ! Ce qui nous est sacré, le sacrifice humain, nous semble misérable ; ce qui est sacré pour nous, la liberté de l'individu est pour vous un crime ! Nous sommes défaitistes, c'est-à-dire que nous ne voulons ni victoire ni défaite. *Nous sommes des ennemis de la victoire* et les amis du renoncement. Nous sommes défaitistes, c'est-à-dire que vous aimons l'homme, fils éternel de Dieu, plus que les créations terrestres, les Etats... La souffrance humaine nous est plus importante que la propriété commerciale des nations et les froids monuments de l'honneur... Nous sommes défaitistes, c'est-à-dire que nous voyons en votre grande épopée le bubon pestiféré de l'histoire du monde... *Siamo disfattisti* !

Ainsi clamait le juif autrichien Stefan Zweig, confident et biographe de Rolland.

Or, sa thèse est-elle si différente de la doctrine de Jouve ? Celui-ci écrivait dans la *Feuille* du 23 février 1918 :

Guilbeaux, comme socialiste zimmerwaldien, est d'un parti qui a déclaré la guerre à tous les gouvernements, incarnant tous l'impérialisme, et qui tente de réaliser *partout la révolution pour l'union future des des peuples.*

Et Jouve précisait : « Je me considère comme un compagnon d'armes de Guilbeaux (1). »

Les déclarations de Jouve sont, cette fois, trop

(1) Ces textes figurent dans *Demain* (mars 1918, p. 334), où précisément ils sont cités par un controversiste hollandais, qui veut prouver que Jouve n'est pas un pur tolstoïen.

nettes et impérieuses pour que nous les écourtions ; il écrit :

J'ai conscience de parler, ici en Suisse, non seulement pour moi, mais aussi pour toute une minorité intrépide de Français, qui sont aujourd'hui *l'honneur de notre pauvre pays*..., quelque danger que cet acte de foi internationaliste puisse attirer sur leur tête. Guilbeaux... est donc *contre la victoire de tout gouvernement, quel qu'il soit*, mais il est stupide de dire qu'il veut la défaite de la nation qui s'appelle la France au profit d'autres nations. Il tient d'un Saint-Just... *Et si ce sont les temps de Dioclétien, les hommes libres doivent être prêts à les endurer.*

Il n'y a ici rien d'autre que l'esprit même de Lénine. Sa femme, Andrée Jouve, écrivait dans le même sens, répondant à Isabelle Debran :

En tant qu'internationalistes, nous souhaitons la défaite de tous les impérialismes et la victoire de tous les peuples (1).

Or, comment se fait-il que Guilbeaux fasse un reproche à Jouve de ne pas aller jusqu'au bolchevisme, réalisation du marxisme? Celui-ci juge le marxisme « un dogme dur et incomplet ». Mais la doctrine de l'homme libre est « un dogme plus dur et incomplet, réplique Guilbeaux. Il ne sera d'ailleurs pas d'homme libre, tant que l'homme n'aura pas été libéré du joug capitaliste ». Aussi bien, « défaitiste » n'est pas plus injurieux que traître ou agent du kaiser (2).

---

(1) *Feuille*, 11 mars 1918.

(2) *Demain*, août-sept. 1918, p. 263.

D'où vient donc cette apparente querelle? Voici l'explication. Dans *la crise socialiste et sa solution* (octobre 1918) ([1]), Rappoport, un des rares théoriciens du bolchevisme français, écrit :

De tous les socialistes du monde entier, il n'y avait que *Lénine* qui, ouvertement et non dans les petits coins et dans les coulisses, déclarait que les *révolutionnaires de tous les pays doivent désirer la défaite de leur gouvernement.* Tous les socialistes déclarèrent cette théorie absurde. Car la défaite des uns suppose la victoire des autres. Donc, *celui qui désire, dans l'intérêt révolutionnaire, la défaite de son gouvernement* — ET DE SON PAYS — *assure par cela même la victoire contre-révolutionnaire d'un gouvernement étranger.* C'EST UN NATIONALISME A REBOURS. Le défaitisme ne s'occupe que de *sa* révolution nationale. Peu lui importe que les autres pays croupissent dans la réaction. Même son collègue actuel Trotsky combattait cette prétendue théorie dans le *Nache Slovo* de Paris.

Rappoport raisonnait donc, en 1918, par rapport à Lénine exactement comme Jouve par rapport à Zweig. Certainement Rappoport se trompe de bonne foi, mais Jouve ? Ignorait-il donc en quoi consistait le *défaitisme intégral* ([2]) de Lénine?

A vrai dire, la tactique révolutionnaire du chef

([1]) P. 18. Rappoport ajoute : « Au fond, Lénine ne s'était préoccupé *alors* que des intérêts de la révolution russe... En dehors de Lénine, aucun parti socialiste ne mettra jamais dans son programme la défaite de *son pays*, comme moyen de changer le régime. » Et cependant, Lénine a fait école.

([2]) Expression de Roger Lévy (*Trotsky*, p. 81). Quelques jours avant Brest-Litowsk, Lénine écrivait dans la *Pravda* (24 févr. 1918) : « Etre contre la paix immédiate, même une paix archi-défavorable, c'est perdre le pouvoir des Soviets. »

bolchevik était *à deux temps*, et Jouve le savait bien : *d'abord, tomber* son propre gouvernement : tel est le devoir immédiat de tout adhérent ; chaque pays étant ainsi « délivré », la révolution universelle se fera *ensuite et par là même* spontanément. Le *but* vrai de Lénine, *dès septembre* 1914, fut la subversion mondiale totale, le *moyen* était le défaitisme national, puisque, aussi bien, il n'y en a pas d'autre. Zweig s'arrête au moyen préconisé par Liebknecht dès le début, et Rappoport confond moyen et but. Mais Guilbeaux et les deux Jouve voyaient parfaitement clair dans le jeu de leur ami et compagnon Lénine. Ils participaient donc à son défaitisme *intégral* et n'en sont que plus coupables. Aussi bien, le soi-disant renoncement à la violence est, chez Jouve, uniquement verbal.

Jouve s'y trompe si peu (1) qu'il lui arrive d'avouer que les pacifistes allemands en Suisse : Fried, Förster, Rubiner, Leonhard Frank, etc., mènent *la même lutte* que ses amis (2). L'*Ecole de la Fédération* des instituteurs, qui cite Zweig, ne s'y trompait pas davantage (3).

Cela est tellement vrai que Romain Rolland écri-

---

(1) Jouve écrit, en effet : « L'internationaliste a pourtant, vis-à-vis de son pays, un devoir primordial. Son premier principe d'action ou de pensée est nécessairement de lutter contre la puissance de guerre et d'impérialisme *de l'Etat dont il dépend.* » (*Le défaitisme...*, p. 27.) Il cite Liebknecht et Nicolaï. Zweig pense absolument de même.

(2) *Tablettes*, nov. 1917, p. 7.

(3) *L'Ecole de la Fédér.* cite, en effet, la page de Zweig, le 9 oct. 1918, p. 36 (d'après le *Mercure de France*). C'est notre « ami, l'écrivain autrichien connu ». (*Ibid.*, 31 août, p. 102.)

vait, d'accord avec Lénine et Liebknecht, dans *Wissen und Leben* : « J'appelle de tous mes vœux une révolution allemande qui renverserait l'absolutisme et le militarisme... L'effort militaire de l'Entente peut aider à cette révolution, mais il ne peut l'imposer. La liberté allemande doit être le résultat de l'action révolutionnaire du peuple allemand lui-même. » Chacun doit d'abord empêcher « qu'on ne pèche *intra-muros* (1).»

Mais comment se faisait-il que Rolland n'eût jamais favorisé les idées de la *Freie Zeitung* et du républicain Fernau, qui, dans *Das Königtum ist der Krieg*, préparait la chute du Kaiser? C'est que Fernau, le républicain occidentaliste, était le vrai défaitiste allemand, *désirant la victoire des ennemis de l'Allemagne.* C'est précisément cet antigermanisme foncier et irréductible qui faisait horreur à Rolland. Il gardait pour l'Allemagne officielle une *hochachtung*, une haute estime qui renforçait encore son défaitisme anti-français. Tout plutôt que la défaite allemande (2) !

Plus encore peut-être que Lénine, Rolland et sa troupe prouvaient ainsi leur consubstantielle ger-

---

(1) Interview prise par Fernau. Rolland ajoutait : « Si la victoire militaire de l'Entente n'est pas en même temps une garantie pour l'établissement d'une mentalité supérieure et pour une reconstruction sociale, alors elle est inutile. » Il proférait enfin le mot de Jaurès : « Toute victoire militaire est un danger pour la liberté. » Cette interview donna lieu à une polémique entre la *France Libre* et le *Populaire* (Cf. *Feuille*, 22 et 23 août 1918; *Cah. idéal. fr.*, juin 1918 p. 135).

(2) Fernau limitait les responsabilités à la seule Allemagne, Rolland les étendait à tous les Etats capitalistes.

manophilie. A vrai dire, tout ce monde-là était mené par Wladimir Iliitch Lénine.

Dès mai 1917, Rolland, Jouve, Martinet et Guilbeaux écrivaient en commun un *Salut à la révolution russe*, dont ils pressentaient le prochain achèvement.

Rolland écrit :

Frères de Russie, qui venez d'accomplir votre grande Révolution, nous n'avons pas seulement à vous féliciter ; vous avons à vous remercier. Ce n'est pas pour vous seuls que vous avez travaillé en conquérant votre liberté ; c'est pour nous tous, vos frères du vieil Occident. Il y a beau temps qu'en Europe la Révolution française a porté tous ses fruits. On l'a vu dans cette guerre du monde, où les jacobins de l'Occident se sont montrés souvent les pires ennemis de la liberté. Aux temps nouveaux, des voies nouvelles et des espoirs nouveaux. *Marchez de l'avant ! Nous vous suivrons*. Chaque peuple à son tour guide l'humanité.

Jouve, exécrant la patrie et l'État, chante la délivrance.

Peuple, tu veux vivre ! Peuple, tu ne veux plus tuer,
Plus de guerre !... [mourir,
Combats
Jusqu'à l'heure, qui viendra,
Où se lèveront tous les résignés !

Enfin, voici Guilbeaux :

Guerre à la guerre, clame la voix grave de tous les
[peuples,
... Peuples des tranchées, fraternisez, libérez-vous,
Abandonnez tous les engins de meurtre et de carnage.

Ouvriers, désertez les fabriques ; femmes, quittez vos
Harcelez, arrêtez, bannissez les tyrans... [logis,
Peuples, debout !
Prolétaires, formez une chaîne mondiale, incassable et sans fin,
libérez l'humanité de ses tourments, de ses douleurs,
créez la vie, *créez la paix, par la Révolution.*

C'est le mot d'ordre de Lénine qui, lancé dès septembre 1914, oriente, polarise et synthétise jusqu'au bout l'effort anti-guerrier de la troupe rollandienne. Guilbeaux le reconnaît, quand il fait écho au bruit de la voix publique qui baptise Rolland *léniniste* et *Demain* « romain-rollandiste » (1). Dans une lettre à la *Tranchée républicaine* de Jean Goldsky, Rolland faisait profession nettement de soviétisme universel (2).

Oserait-on encore nier le bolchevisme suraigu de ces gens-là?

La dernière flamme de leur fureur de guerre fut jetée par Jouve à Salzbourg, l'été dernier, devant le Congrès de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté fondée en 1915 à La Haye et présidée par l'Américaine Jane Addams ; il y prononça, le 1er juillet 1921, une conférence : *Regard sur l'intelligence française après la guerre.* Deux hommes culminent aujourd'hui dans le domaine de la pensée : Romain Rolland, qui « occupe depuis toujours la place de la solitude », et Rabindranath Tagore. Pendant la guerre, « brûlait du moins une espèce de

(1) *Demain*, juillet 1917, p. 131. Rolland « n'a jamais caché sa sympathie au mouvement socialiste et, partant, au mouvement zimmerwaldien ».

(2) *Ibid.*, juin 1917, p. 124-125.

souffrance universelle » [1]. On y vit Crucy, Nicolaï, miss Yung de Chine, miss Ghundhari des Indes, Madeleine Rolland [2], sœur de Romain, dont Zweig est « l'ambassadeur allemand » [3] à Salzbourg.

Ainsi se perpétue l'union sacrée du défaitisme bolchevisant international.

§ VI

Ce cahier, qui commence par Guilbeaux, s'achèvera sur lui. Précisément, les *Humbles* viennent de publier de lui (avril 1922) différents « poèmes », *Kraskreml* (le Kremlin rouge) en particulier, qui nous serviront à merveille pour caractériser l'état d'esprit du défaitiste bolchevisant.

Parti de Suisse, Guilbeaux traversa l'Allemagne impertinente et grossière, où

la vie renaît puissante, décolorant les deuils et les misères.
Peuple allemand — quoi qu'il advienne — tu demeureras.

Berlin à la chaude pulsation l'enflamme, corps géométrique défiguré par la guerre civile implacable.

---

(1) *Humanité*, 9 août 1921. Compte rendu de F. Desprès, qui rencontra chez Zweig le viennois Amann, traducteur de R. Rolland et de J.-Richard Bloch.

(2) Ch. Baudouin, *Art libre*, nov. 1921, p. 173. On y joua du Mozart et *Jedermann*, de Hofmannsthal.

(3) Expression du *Bulletin mensuel des revues allem.*, déc. 1920, p. 21.

Le kaiser a fui, mais règne encore la *Siegesallee*
nécropolitaine.
Dans le champagne se baignent des femmes nues et
[lascives
et dansent sur des lis, des violettes et des roses
chez le poète wagnérien, symboliste, aviateur et
[homme du monde.
... Demain l'on crèvera peut-être, l'Entente veut faire
[périr l'Allemagne,
pourquoi donc aujourd'hui ne pas verser des flacons de
[folie.

Vient la Russie, terre infinie enlinceulée de neige ; une angoisse étreint, dardante et sans fin.

Et voici, enfin, Moscou.

Moscou, cité ingéométrique, enchevêtrée,
à présent capitale rouge, métropole du communisme...
Kreml ! — ville dans la ville,
Orient, briques, églises, coupoles,
jadis résidence des tsars et des grands-ducs,
aujourd'hui : Lénine, Sovnarkom, Vtsik (1).
Dans le Kremlin rouge se bâtit l'Internationale Com-
[muniste.
Ceux-là qui, après prison, bagne, tortures, Sibérie
[et misères,
émigrés longtemps à Genève, Zurich, Paris, Bruxelles,
[New-York, Londres,
ébranlèrent un jour les puissantes et riches colonnes
[du temple,
les voici qui posent des thèses, des lois et des principes
[robustes.

---

(1) *Sovnarkom = Soviet narodnykh kommisarov*, Soviet des commissaires du peuple.

Vtsik = Vserossiisky Tsentralny Ispolnitelny komitet, Comité exécutif central de toute la Russie.

Quel changement, en effet, et quelle réplique du destin : les persécutés, les révolutionnaires professionnels se portant au pinacle ! Une vingtaine de condamnés à toute sorte de vie inhumaine unis par une amitié farouche, dominant, depuis plus de quatre années, l'immense Russie, quel spectacle unique dans l'histoire !

Et au-dessus de tout, Lénine.

Lénine, Russe autochtone, véridique et résolu ami du peuple,
Lénine, conducteur du prolétariat mondial...
Imperturbable et serein, appuyé à la barre,
il mène la nef rouge à travers les multiples et dissimulés [récifs.
Son cerveau dissocie tout et reconstruit tout.
Son œil voit tout et scrute tout...
Nouveau Luther...
Il a créé le schisme de l'Internationale :
Zimmerwald et Kienthal, premières et décisives étapes.
Par-dessus les cadavres des traîtres, des courtisans, [des prostitués,
il crée à présent *la nouvelle cathédrale prolétarienne* [athlétique et mondiale...
Bulle sur bulle, il excommunie, *anathématise* les [renégats...
Lénine : nom audacieux, puissant, sonore, universel...
Lui qui longtemps vécut dans une chambre au plafond [bas, à Zurich, Spiegelgasse, 12,
téléphone, télégraphe, radiotélégraphe, transmettent [chacun de ses discours et de ses actes.
Pharaon moderne, constructeur tenace et hardi,
ton masque de pierre, ton effigie de bronze affrontera [le temps.
Pourquoi ne puis-je en sons, en couleurs,
traduire tout ce que voient mes yeux ;...
Colossale et moderne *invasion de barbares*,
peuple russe auquel se joint l'Orient en éveil,

Monde en marche, tumultueux et glorieux,
bolchevisme conquérant abattant les chaînes et les jougs,
classe neuve, classe athlétique,
ta loi unique est le travail...

Un grand et vigoureux peuple peuplant un immense [territoire
longtemps soumis à l'ignorance, au servage et au vice, s'est dressé contre la force oppressive de l'univers total, inventant le Graal libérateur et fort.

La dictature protétarienne, ample et splendidement rouge, a vaincu les multiples et pesantes forces hélicoïdales de la banque.

Les conseils d'ouvriers se multiplient, organisent, harmonisent le monde.

La technique et la science vivifient la puissance prolétarienne,

L'activité des machines bat et puissants et constants bruissent, jaillissent les rythmes.

Des images de feu ardentes et robustes enluminent le globe.

Tels paraissent à Guilbeaux la Russie nouvelle et son dictateur. Le monde se transforme. Lénine voulait être le *surcapitaliste*, celui qui, s'emparant des organisations créées par le capital et la banque, les prendrait, d'un seul coup hardi, dans sa main dominatrice et ne les lâcherait plus jamais.

Tel était le rêve du petit noble exilé et têtu, au masque mongolique.

Mais du rêve à la réalité, quelle distance? Tout autour du Kreml, système nerveux de la Russie soviétiste, s'étale sans honte « la spéculation innombrable ». Oui, Moscou, siège du Komintern (Interna-

tionale communiste), devait être tout l'univers en giration.

Toute la vie, toute la chimie, toute la dynamique.

Devait être... Les plans bolcheviks l'avaient ainsi décrété.

Mais combien est triste la chanson de la Volga ! Le long de son cours s'échelonnent : Kazan minable et lugubre ; Simbirsk, patrie de Lénine ; Marxstadt donnée par Catherine II aux Allemands ses frères,

Aujourd'hui, hurlante et sinistre,
Sur son train de bête squelettique, exsudante, le rica-
[nement fauve et sadique,
passe la famine...

Saratov, Tsaritsyne, Tiouménévka, où le temple bouddique est en liesse.

Seules ne sont pas des danseuses nues,
mirant leur nudité dans l'argent de la lune,
sur un tapis de sons cuivrés et rougeâtres...

Enfin, Astrakhan, où tout rutile et vibre, où

... vagulent et glougloutent les flots versicolores.

Oui, chantons et célébrons la Volga, fleuve ample et altier.

Pareille au Gange et au Nil,
tu propulses un élément fécondateur,
mais aujourd'hui tes berges sont rachitiques, léprosées,
à l'infini les champs sont tachetés de scrofules bleuâtres;
Volga, fleuve immense, ample, épique,
dans ton eau se mire à peine l'énergie des machines,

le long de tes rives ne s'enchaînent pas les tumultes puissants.
Mais quoi dans cent ans et dans mille ans?
et que seront les cités arc-boutées à ton épine dorsale?

Rail immense et ductile, la Volga mêle l'Europe à l'Asie. Puissante et maternelle,

Mon verset te chante et charrie toute sa substance,
et la détresse de rives que tu ne peux nourrir.

Ah! l'atroce présent! O Volga puissante, tu es certes capable de fertiliser et d'enrichir, de susciter et vivifier l'industrie. Mais aujourd'hui, la malice des hommes, ajoutée à l'inclémence du ciel, te rend sinistre. Qu'importe aujourd'hui ? Que tu seras belle dans mille ans! Permets donc que je te chante quand même! O triomphe insensé du *nitchevo* russe : Ne nous en faisons pas!

Amusons-nous et aimons. Et Guilbeaux au cœur léger et aux sens avides égrène trois fables d'amour. Elles s'appellent Dora, Lina, Ida.

Voici Dora, une enfant.

Son corps mignon et moite vibre sur la couche blanche,
La fauve odeur de ses cheveux dans la chambre s'épand.
Ses narines tressaillent de vie profonde et douce...
O gracieuse et douce Juive bessarabienne,
tu portes l'Orient somptueux, séducteur ;
de tes yeux je réponds à l'appel magnétique...
Une rosée de joie folle irise et parfume ton corps...

Guilbeaux est enivré de l'odeur résineuse de Dora. La passion de Lina est polychrome et dardante; avec elle, il franchit « le fleuve des drues et larges voluptés ».

Pareilles aux amples bras du fleuve,
s'entrianglent nos voluptés fauves.

Guilbeaux s'abandonne à toutes les hardiesses du rut en délire. Qu'importe la famine hurlante ?

En tes yeux pers, transgemment les voluptés scintil-
et le long de tes seins, de tes fesses opulentes, [lantes
le courant du désir vibre, fluide et intense...
Je mords la cerise de ta bouche,
J'écrase la fraise de ton sexe.

Enfin avec Ida, il cherche le neuf et l'inédit, les caresses lancinantes, l'attouchement des « pensées »,

le total trésor de ta perversité souple et incandescente.

Dans cette vie *animale*, drue et « juteuse », comme il dit,

j'entends soudain la voix virevoltante des machines :
en nous palpite le désir de voyages terrestres, outre-
océaniques et transaériens.

Voilà donc à quoi pense Guilbeaux, l'ardent bolchevik ! La Russie soviétisée meurt de faim : toute vie y est misérablement ralentie. Mais la liberté sexuelle y est absolue, la partie animale de l'humanité y palpite à l'aise. Qu'importe le reste? Le communisme serait-il donc cela : *libération de l'animal humain* ? La réponse ne saurait être douteuse.

Paris, du reste, n'a laissé à Guilbeaux que ces souvenirs-là.

Quand mon corps adhérera-t-il au frémissement de
la rue Réaumur, aux gazouillements froufroutants et
flûtés des midinettes, aux clartés et aux rythmes

turbulents de la place Saint-Lazare. *La vitesse est en moi* et je suis né sur une locomotive.

Dans son enthousiasme *polychrome et dru*, Guilbeaux ne songe qu'à

embrasser les femmes jolies et tendres,
les soulever d'une caresse fluide,
leur crisper et la bouche et le sexe ;
tout en moi trépide d'amour :
hors de mon corps au voltage accéléré
il vibre un frémissement universel et magnétique.

Donc, au milieu de la détresse générale, en bon chef bolchevik, Guilbeaux le condamné à mort ne songe, après la dictature, qu'à soi, à son plaisir et à son rut.

Il ne veut que vie ardente et trépidante, matériellement trépidante. C'est pourquoi, comme chiens en délire, les hommes se battent entre eux. Combien s'éloigne le règne de l'altruisme rêvé par Auguste Comte !

Je veux sentir l'intime et chaud frémissement mécanique ;
car *mon cœur est une magnéto robuste et rédemptrice.*

Partageant son rêve enfiévré, « trois mages » étaient partis de France incognito, sollicités par la rouge étoile. Et après avoir senti, palpé

toute la détresse nue et sans fin,

la mer Glaciale les a happés et engloutis à jamais. Ils ne ressusciteront point.

Comme la légende de ces trois mages, peut-être quelque temps encore séjournera dans certaines âmes populaires le *mythe* du bolchevisme introduisant l'âge d'or. Lénine et sa bande de jouisseurs ont voulu bâtir au rebours des lois des sociétés humaines. Ils n'ont que détruit et affamé. Lamentablement ils périront, entraînant tout ce qu'ils auront touché dans l'universel mépris. Le promoteur du défaitisme, Lénine, fera, dans la postérité, figure d'Antéchrist.

PARIS. — SOC. GÉNÉR. D'IMPR. ET D'ÉDIT., 71, RUE DE RENNES.

ıerre *doctrinale* contre la patrie. Il est, dans ce domaine ɔmplexe et ahurissant, un guide minutieusement renseigné ; prophétiquement critique. Seul, il est remonté à la source ıtellectuelle et occulte de la trahison, du défaitisme, des ɔctrines révolutionnaires du bolchevisme bolchevisant. ul mieux qu lui ne sait ce qui a été commis, ce qui se ame et se prépare dans certains milieux littéraires du ihilisme national.

En dehors des travaux philosophiques publiés sous son rai nom, JEAN MAXE a donné, en 1919, un volume intiılé **De Zimmerwald au Bolchevisme** (Editions Bossard, 47 pages, prix : 7 fr. 50), dont, grâce à une documentaon historique impressionnante, le succès a dépassé sept ıille exemplaires de vente.

Connaissent aussi JEAN MAXE, les lecteurs de la **émocratie Nouvelle**, depuis mars 1919, de **L'Echo de Paris**, n septembre 1920, de l'**Action Française**, depuis décembre 921, de la **Revue des Idées et des Livres**, de la **Revue** **niverselle**, de la **Revue Latine**, du **Mercure de France**, u **Correspondant**, des **Lettres**.

Il n'est pas un seul article ou étude publié par lui dans es journaux ou revues qui n'ait apporté un document à eux qui ont le souci de l'avenir de la France.

Les Cahiers de l'Anti-France seront le couronnement de e travail prodigieux de collationnement matériel, de criique historique, de philosophie politique et morale. Consarés à ceux qui se placent au-dessus de la mêlée, ils nontreront qu'ils ont provoqué la mêlée de 1914 en pernettant à l'Allemagne de croire qu'elle ne rencontrerait en France aucune résistance nationale à son agression et proroquent de nouvelles mêlées tant par leur pacifisme unilaéral et nuageux que par leur adhésion à l'idée de guerre ɔivile. Leur ambition certaine est de pêcher tôt ou tard lans l'eau trouble où ils comptent noyer vingt siècles de ɔivilisation.

Chacun des dix **Cahiers de l'Anti-France** sera à son tour ın évènement dans la vie intellectuelle du pays.

Le Directeur des « Éditions Bossard »

EXTRAIT DU CATALOGUE

« *PROBUS* ». — **L'Organisation de la Démocrati**
Un volume in-16 Bossard. Prix . . . 1 fr

Jules Corréard (« *PROBUS* »). — **Des Fina modernes pour vivre.** — *L'Organisation intern nale des Changes et les Emprunts aux Banque* Un vol. in-16 Bossard. Prix . . . . . 2 fr

« *JUSTIN* ». — **Jaurès patriote.** — Un vol. i Bossard. Prix. . . . . 3 fr

Gabriel Arbouin. — **Les Nations d'après leurs J naux.** — *Petit essai de psychologie de la Pr* Préface de M. Paul Lombard. — Un volume i Bossard. Prix. . . . . 3 fr

Gonzague Truc. — **Une Crise intellectuelle.** « *Jeunes Gens d'Aujourd'hui* ». — Un volume i Bossard. Prix. . . . . 2 fr

Gonzague Truc. — **Charles Maurras et son temp** Un volume in-16 Bossard. Prix . . . 2 fr

Roland Bréauté. — **Un Universitaire aux Armée** Un volume in-16 Bossard. Prix. . . 4 f

Adolphe Delemer. — **D'une organisation du trava tellectuel.** — Un vol. in-16 Bossard. Prix 3 f

Charles Andler. — **La Décomposition politiqu Socialisme allemand — 1914-1919.** — Un vo grand in-8. Prix. . . . . 6 f

Président W. Wilson. — **Messages, Discours, I ments diplomatiques relatifs à la guerre mon** — Traduction conforme aux textes officiels, pu avec des notes historiques et un index par I Roustan, inspecteur de l'Académie de Paris.

Volume I : *18 Août 1914-8 Janvier 1918 ;*
Volume II : *11 Février 1918-4 Mars 1919.*

Appendice et Index 2 vol. in-8 (*se vendant sé ment*). Prix de chacun . . . . 7 fr.